

LETTRES INÉDITES



ANDRÉ FONTAINAS

(Photographie)

André Gide — André Fontainas : Correspondance (1893-1938)

présentée par

HENRY DE PAYSAC

Une amitié bien tempérée

Dans le chapitre X de *Si le grain ne meurt*, André Gide trace les portraits de ses compagnons d'alors, parlant d'« amitié qui emplit le temps et la place que cédait l'amour », un amour que lui refusait sa cousine Madeleine dont il était épris. Puis il nous introduit rue de Rome, chez Mallarmé où l'avait entraîné Pierre Louÿs, et nous parle en particulier d'André-Ferdinand Hérold qu'il y rencontrait et qui l'émerveillait de sa débordante activité et par son universelle compétence « sur les sonnets bigornes ou l'emploi du saxophone dans l'orchestre », un Hérold qui, au sortir des soirées chez Mallarmé, avait la bonne idée de le raccompagner jusque devant sa porte, ce qui le faisait apprécier de Mme Gide, inquiète de savoir son fils dehors après minuit. Et Gide d'ajouter qu'Hérold était « parfois flanqué de son beau-frère » André Fontainas, dont le silence le surprenait. On peut donc en déduire que c'est chez Mallarmé qu'André Fontainas et André Gide firent connaissance.

L'un et l'autre avaient alors décidé de se consacrer aux lettres. En 1893, date de leur premier échange de correspondance, Gide a vingt-quatre ans et Fontainas vingt-huit. Le premier a publié les *Cahiers* et les *Poésies d'André Walter* et *La Tentative amoureuse*, le second deux recueils de poésie : *Le Sang des fleurs* et *Les Vergers illusoires*. Ils n'en sont pas plus connus pour autant du grand public, mais le monde des lettres — celui qui compte d'abord — leur reconnaît du talent et, trois ans plus tard, Remy de Gourmont consacrera à chacun d'eux un chapitre de son *Livre des Masques*.

Si Gide a atteint la célébrité, Fontainas demeure de nos jours un in-

connu illustre. Une plaque apposée au 21 avenue Mozart à Paris, dans le quartier de la Muette, rappelle au promeneur que « dans cette maison, le poète André Fontainas a vécu depuis 1915. Il y est mort le 2 décembre 1948 », entouré d'un carré de fidèles. Parmi ceux-ci figurait Roland Barthes, un habitué de la maison.

Dans son livre *Confession d'un poète*, Fontainas s'est penché sur ses origines :

Né français, fils de Français, en territoire français, dans le département de la Dyle, sous l'Empire en 1809, mon grand-père, André-Napoléon Fontainas n'était devenu belge que parce qu'il exerça, lorsque la Belgique eut conquis son indépendance, des fonctions publiques (celles de Bourgmestre de Bruxelles). Mon père s'établit en France vers 1876 ou 1877, il n'eut pas à se faire naturaliser, il revendiqua la qualité de Français perdue par son père ; il l'obtint et ses enfants sont français. Quoi que né en Belgique, je suis français¹.

André Fontainas fera ses études secondaires à Paris, au lycée Condorcet, et aura Mallarmé comme professeur d'anglais. Parmi ses condisciples : Stuart Merrill, Ephraïm Mikhaël, René Ghil, Pierre Quillard, Rodolphe Darzens, autant d'hommes de lettres auxquels Gide sera également lié plus tard. Puis il part étudier le droit à Bruxelles. C'est aussi en Belgique qu'il publie ses premiers vers dans *La Libre Belgique*, *Le Coq rouge*, fondant même une éphémère revue, *La Basoche*. Un recueil de poèmes, *Le Sang des fleurs*, paraît en 1889 chez celle que l'on a coutume d'appeler la Veuve Monnom, la mère de Maria Van Rysselberghe. Il noue en Belgique des relations qu'il maintiendra sa vie durant. Mais, à vrai dire, il n'était pas nécessaire d'être né Belge ou de vivre en Belgique pour connaître Verhaeren, Mockel, Demolder ou Théo Van Rysselberghe, tant étaient proches artistes belges et français. Et qualifier André Fontainas de poète franco-belge n'a rien de péjoratif. Plus tard, il se remariera avec Marguerite Wallaert, veuve du poète belge Charles Dulait. Elle-même poète, elle publiera en 1913 un recueil de vers à l'Imprimerie Sainte-Catherine de Bruges, *Fêtes*, dans lequel elle donne libre cours à un profond sentiment de mélancolie ; elle s'illustrera également dans la peinture.

En 1890, Fontainas rentre en France et s'installe définitivement à Paris. Mais on peut constater que, peu après, Verhaeren vient se fixer à Saint-Cloud, Mockel à Rueil, que Théo Van Rysselberghe choisit de vivre en France et que Maeterlinck et d'autres artistes belges feront de même.

1. *Confession d'un poète* (Paris : Mercure de France, 1936), p. 12.

Si Gide désespère de s'enraciner et choisit de voyager, Fontainas prend le parti de vivre « dans le secret d'une solitude féconde ² », pour mieux se consacrer à son art. Il est vrai que Gide jouit d'une totale indépendance matérielle tandis que Fontainas doit entrer comme receveur dans les services de l'Octroi à Paris. Il y restera trente ans, mais cela ne l'empêchera pas de publier plusieurs dizaines d'ouvrages : des recueils de poésie, une histoire de la peinture française, des monographies d'artistes (Franz Hals, Courbet, Daumier, Constable), des romans comme *Les Étangs noirs* qui s'inspire de sa propre biographie, les *Notes d'un témoin* : de Stéphane Mallarmé à Paul Valéry, des *Souvenirs du Symbolisme* (réédités par les Éditions Lahor en 1991), un *Tableau de la Poésie française*, un livre de souvenirs : *Confessions d'un poète*, des traductions de Thomas De Quincey, John Keats, George Meredith, Shelley, Swinburne, une biographie d'Edgar Poe... Fontainas publiera en outre des articles dans des dizaines de revues en France et en Belgique et tiendra au *Mercure de France* la critique d'art, de 1896 à 1902, celle du théâtre, de 1906 à 1911, et pour finir la critique poétique, de 1919 à sa mort.

*

Les soirées de la rue de Rome, chez Stéphane Mallarmé auquel Gide et Fontainas voueront un culte indiscuté, les rencontres chez des amis communs comme Louÿs ou Hérold, les rares visites qu'ils se rendront mutuellement, une même collaboration à des revues comme *La Wallonie*, *L'Ermitage* de Ducoté, le *Mercure de France*, feront que les deux écrivains entretiendront des relations d'amitié et échangeront plus de cinquante lettres entre 1893 et 1938 (encore en manque-t-il certainement), c'est-à-dire quarante-cinq ans durant. Peu de confidences : on s'envoie ses œuvres, Gide congratulate sans se départir de l'extrême politesse dont il sait faire montre, Fontainas commente parfois presque en critique professionnel, ne se privant pas, à mesure que passeront les années, d'exprimer son désaccord à un Gide qui ne relance pas la balle et garde son habituelle réserve.

Dans les débuts, les deux écrivains confortent leur amitié et s'apprécient. C'est pour Gide l'époque de *Paludes*, des *Nourritures terrestres*, et, pour Fontainas, celle de *Crépuscules*, de *Nuits d'Épiphanies*. Dans une seconde phase, divers projets vont solliciter leur collaboration : souscription Rodin, exposition Lacoste, projet de voyage de Gide à Amsterdam, recherche d'un poste à Paris pour Ghéon. La période qui va de 1909 à la fin est, à nos yeux, la plus intéressante. Fontainas exprime son

2. Jean-Portal de Ladevèze, discours prononcé lors de l'inauguration de la plaque commémorative le 12 juin 1955.

désaccord sur nombre des thèmes que Gide aborde dans ses ouvrages, notamment en matière religieuse, sollicitant ainsi notre réflexion.

Parmi les premières lettres, l'une des plus révélatrices est celle que Gide adresse à Fontainas de Ravello, le 28 avril 1897. Alors que ce dernier imagine son ami « parmi les orangers, au bord d'une mer heureuse, si loin des turpitudes de la vie littéraire et joyeux », Gide lui répond, trois jours plus tard, pour lui faire part de l'inquiétude que lui cause la maladie de sa femme et de la profonde tristesse qui l'habite. « J'ai dû pourtant la quitter, continue-t-il, pour aller à Naples à la rencontre d'un ami [Marcel Drouin] qui n'a pu se trouver au rendez-vous, heures horribles, il pleuvait, j'étais malade d'ennui, de fatigue ; et presque de tristesse. Le soir, j'ai pu rentrer à Ravello où m'attendait votre lettre » ; et d'ajouter : « Dès que l'on ne s'abandonne plus à son charme, cette mer napolitaine, ces rochers roses, ces citronniers penchés n'apparaissent plus que comme un décor trop éclatant, d'un trop impossible bonheur » ; et de terminer par cette réflexion qui en dit long : « Il me fallait être bien triste pour avouer que je l'étais un peu ».

Jamais Gide ne se confiera autant à Fontainas et, plus tard, il ne pourra que se souvenir du réconfort qu'il trouva, ce soir-là, dans la lettre de Fontainas.

Dans une autre missive, du 27 juin 1901, Gide sait se montrer, à l'occasion, charmeur. Fontainas lui a adressé son recueil de poèmes *Les Jardins des îles claires*, et Gide lui répond : « Vos vers sont les premiers, cet été, dont ma rêverie enfin tranquille et libérée s'accompagne ; vous êtes avec moi depuis deux jours, en Normandie ; dans l'ombre épaisse et la "fraîcheur des herbes", je vous lis. Et loin des foules et des villes et des vains bruits et des secousses stériles où toute vie apparaît en exil, je me libère vers vos îles de silence. » Cette lettre rappelle celle qu'il avait adressée à Vielé-Griffin, lors de la parution de la *Clarté de vie*, lui écrivant : « Je vous ai lu dans un vallon rétréci du Jura, un vallon sans grande beauté déclamatoire, mais déjà plein de chaleurs, de foins embaumants, de vols d'insectes et, le soir, d'ombres que sur les foins projetait la forêt finissante. Je vous relis à présent, dans le vallon de Normandie où chaque été j'ai coutume de revenir pour y trouver toujours les mêmes chants, les mêmes eaux et, sur les lisières des bois, le soir, les mêmes paresseuses engourdisantes³. »

*

Parmi les projets qui réuniront Gide et Fontainas, figure la recherche,

3. Gide—Vielé-Griffin, *Correspondance*, éd. Henry de Paysac (Lyon : P.U.L., 1986), pp. 17-8.

en 1902, d'un poste pour Ghéon, à Paris. Gide commence à en parler à Fontainas, qui vante les avantages de sa situation et finit par convaincre Ghéon d'entrer à l'Octroi. Cependant les places sont rares, et c'est vainement que l'on use de recommandations. Ghéon va jusqu'à surveiller les décès qui se produisent parmi les employés ! Ce qu'il souhaiterait, c'est obtenir un poste à l'Octroi et continuer à exercer la médecine. Mais est-ce juridiquement possible ? Gide lui répond qu'il serait préférable qu'il aille questionner directement Fontainas « pour lui demander plus délicatement que je ne puis le faire par lettre ce que tu voudrais savoir... mais ne pourrait-on pas le savoir par quelqu'un d'autre ⁴ ? ». Car Gide répugne à se rendre chez Fontainas et se gausse, non sans humour, de l'embonpoint de son ami. Le 1^{er} janvier de la même année, n'écrivait-il pas à Ghéon : « Je viens de recevoir la visite du jeune Joseph Jouanier... ah ! mon vieux ! il a ce qu'on appelle une gueugueule ! et gros et gras ! un mastodonte — genre Fontainas avachi ⁵ ». Il est vrai que ce qui intéressait le plus au monde Jouanier, c'était les jeunes filles.

Fontainas, il l'avait d'ailleurs vu le 17 janvier de cette même année 1902. Il en rend compte dans son *Journal* avec la même veine : « Fontainas, depuis un mois, souffre de rhumatismes. Mais c'est hier seulement que je l'apprends. J'hésite à l'aller voir, de peur qu'à son tour, le jour où je serais souffrant, il ne vienne. Dans son cabinet de travail, odeur douce et fade de médicaments. Abruti par le salicylate, il n'a, depuis un mois, rien pu faire, dit-il. Il se plaint d'avoir le cerveau encore stupéfié ; il y paraît, du reste ; et comme il n'a jamais été brillant causeur (moi non plus), il se reforme, à tous instants, de grands silences que l'on ne rompt qu'en se battant les flancs. Il prépare un roman dont il s'excuse de ne rien dire parce que ça le lui gâterait. Il m'interroge sur Charmoy contre qui Griffin l'a monté. Je lui raconte toute l'histoire. Il me reconduit à sa porte. Il est énorme et un peu bouffi. Au demeurant, excellent garçon, étouffé par ses bonnes qualités ⁶. »

Dans sa roserie d'homme de lettres, Gide n'en a pas moins perçu le trait essentiel du caractère de son ami : la modestie. C'est ce qu'exprimera Paul Fort, lors de l'inauguration de la plaque du 21 avenue Mozart : « Malheur aux timides à notre époque ! Fontainas ne fut pas un timide. Il fut, ce qui est pire, un modeste. Non ! encore, ce n'est pas cela. Il fut,

4. Gide—Ghéon, *Correspondance*, éd. Anne-Marie Moulènes et Jean Tipy (Paris : Gallimard, 1976), p. 424.

5. *Ibid.*, p. 387.

6. Gide, *Journal 1889-1939* (Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1951), p. 117.

comme Alfred de Vigny, un être plein de pudeur, un grand, très grand discret. C'est-à-dire un saint de la poésie. Trop discret, ce joueur pour l'art de Mallarmé, pour l'art de ses camarades, ce fils véritable, ce fils ardent de Verlaine ; trop discret, celui-là, qui après Verhaeren, Moréas et Maeterlinck fut le plus humain des poètes symbolistes. »

*

C'est une relation quelque peu étrange que celle de Gide et de Fontainas. On en prend et on en laisse, de part et d'autre, et, sans trop l'exprimer, on sait à quoi s'en tenir. Fontainas cessera assez vite d'adresser ses œuvres à Gide, mais ce dernier n'en continuera pas moins à lui envoyer les siennes. Pas toutes. Ainsi, il ne lui adressera pas *Les Faux-Monnayeurs*, de même, bien sûr, que *Corydon*. Il devait savoir que Fontainas vouait un véritable culte à la femme. Cependant, tout comme Henri de Régnier, il aurait pu s'exclamer : « Mon opinion en pédérastie est bien simple. Je ne désirerais pas le devenir, mais si je l'étais, je n'en aurais aucune honte après tout ⁷. »

On notera également que dans cette correspondance il n'est fait aucune allusion à l'affaire Dreyfus, mais l'on peut estimer sans risque d'erreur que, tout comme Gide, Fontainas fut dreyfusard.

*

Fontainas publiera dans *La NRF* sa traduction de *L'Amour dans la vallée* de Meredith, et l'on s'en tiendra là, car « Fontainas fait partie d'une constellation dont nous n'avons pas à souhaiter la copie mais dont la sympathie peut nous être précieuse », ainsi que l'écrit Gide à Schlumberger ⁸. Cette constellation, c'est celle du *Mercure de France* auquel Fontainas collabore assidument, et ce dernier aura beau frapper à nouveau à la porte de *La NRF*, celle-ci restera poliment fermée. Pourtant, on pourrait se demander si Gide et Gallimard ne commirent pas une erreur en refusant d'éditer la biographie de Poe que leur proposa Fontainas et qui finalement parut avec succès au *Mercure* et demeure une référence. Edgar A. Poe, « cas unique, aérolithe de l'Amérique, est entré chez nous avec la même figure d'exception étrange. Il n'y a pas d'écrivain qui ait été transplanté, raciné dans une autre littérature avec une plénitude et un bonheur plus exceptionnel que lui », devait écrire Albert Thibaudet dans *La NRF*, à propos de la publication de Fontainas ⁹, soulignant par là

7. *Journal inédit* d'Henri de Régnier, fin 1894 (Bibl. Nationale).

8. Gide—Schlumberger, *Correspondance*, éd. Pascal Mercier et Peter Fawcett (Paris : Gallimard, 1993), p. 292.

9. Note sur *La Vie d'Edgar A. Poe* d'André Fontainas, *La NRF*, n° 77, 1^{er} février 1920, p. 298.

l'importance du personnage.

Fontainas ne recevra pas non plus *Si le grain ne meurt*, et l'on en devine la raison lorsqu'on lit le portrait que Gide y trace de son ami :

Belge énorme, du nom de Fontainas, qui était peut-être bien le meilleur des êtres, du cœur le plus tendre, et pas bête, je crois, autant qu'on en pouvait juger par ses silences. Il semblait avoir découvert que le plus sûr moyen de ne jamais dire de bêtises est de ne point parler du tout ¹⁰.

Si le grain ne meurt paraît en 1926 et, trois ans durant, c'est le silence entre les deux écrivains. On ne s'étonnera pas que Fontainas ait répondu en 1928, à Albert Mockel qui lui demandait l'adresse de Gide : « Hélas, je ne suis guère à même de te renseigner. Je n'ai pas gardé de relations suivies avec Gide, je ne sais de lui rien de précis. Il me semble avoir ouï dire qu'il avait acheté un appartement rue Vaneau, je crois... ! mais je n'en sais pas davantage ¹¹. »

Mockel, contre lequel Gide avait aussi exercé son redoutable humour, écrivant dans le même ouvrage : « Mockel jouissait d'un sens artistique des plus fins. Il poussait même la finesse jusqu'à la ténuité ; en regard de l'amenuisement de sa pensée, la vôtre vous paraissait épaisse et vulgaire », et Gide de citer à ce sujet une anecdote de Mallarmé qui, parlant d'une dame si extraordinairement distinguée, ajoutait : « Quand je lui dis bonjour, je me fais toujours l'effet de lui dire : Merde ¹² ». On voit que Gide n'avait pas oublié l'enseignement de Mallarmé : Jean Cassou, que je rencontrai quelques mois avant sa mort, rue du Cardinal Lemoine à Paris, assis sous son fameux tableau de Fernand Léger, me laissa entendre avec pudeur qu'il ne comprenait pas que Gide ait pu se laisser aller à écrire dans son *Journal* qu'il avait « lu sans plaisir les insinifians *Mémoires de l'Ogre* » qu'il venait de publier ¹³.

Les écrivains savent heureusement faire le dos rond. D'ailleurs, Gide renouera bientôt avec son habitude d'adresser ses livres à Fontainas et, en 1929, ce dernier recevra *L'École des Femmes* — Gide se disait curieux de connaître l'analyse qu'il en ferait. N'avait-il pas écrit autrefois à Ruyters : « Tu es un de mes lecteurs préférés et vers toi je me penche comme le Narcisse de Wilde vers la rivière et je te demande anxieux : Suis-je

10. Gide, *Si le grain ne meurt*, in *Journal 1939-1949 — Souvenirs* (Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954), p. 541.

11. *La Correspondance d'A. Fontainas à A. Mockel*, mémoire de Nadine Hulin, Université de Louvain, 1968.

12. *Si le grain ne meurt*, éd. citée, p. 544.

13. *Journal 1889-1939*, éd. citée, p. 988.

beau ¹⁴ ? » Fontainas ne lui répondit pas dans ce sens, mais releva une fois de plus la qualité du style de son ami : « Cette beauté d'une langue si pure, si nette, si précise, si dédaigneuse de l'ornement pittoresque ou facile ¹⁵. »

Ce qui aurait pu rapprocher les deux écrivains, c'est la question religieuse. L'un et l'autre se disaient incroyants. En fait, ce sera leur pierre d'achoppement. *L'Immoraliste* (1902), *La Porte étroite* (1909), la traduction par Gide de *L'Offrande lyrique* de Tagore (1914), *La Symphonie pastorale* (1920), et même l'ouvrage critique de Gide sur *Dostoïevsky* (1923) seront pour Fontainas autant d'occasions d'exprimer son désaccord.

Il semble que ce soit à partir de *L'Immoraliste* que Fontainas ait voulu se démarquer vis-à-vis de Gide : « Vous êtes d'éducation profondément protestante, lui écrit-il le 19 juin 1902. Vous vous êtes dégagé de son emprise, mais cependant votre esprit en conserve le souvenir et vous vous comparez dans chacun de vos actes, dans chacune de vos pensées, à celui que vous auriez été (ou, peut-être, que vous avez été) sous l'influence de cette éducation. Moi je ne sais rien d'aucune morale ni païenne ni surtout chrétienne... aussi, tandis que je suis *amoral* vous pouvez vous dire *immoraliste*, et je comprends malaisément ce besoin, non tant de confession, que d'explication, de comparaison de vos pensées et de vos gestes (ou ceux des protagonistes de vos livres) avec ce qui peut être... le convenu, l'admis, le louable... »

Ce qui distingue essentiellement Gide de Fontainas, c'est que ce dernier pense avoir définitivement fermé la porte alors que Gide, toujours sous le poids de son éducation puritaine, s'interroge et s'interrogera jusque sur son lit de mort sur un possible au-delà, jusqu'au point extrême où l'homme passe de vie à trépas. Le Professeur Jean Delay était là, le 19 février 1951, lorsque Gide murmura : « C'est toujours la lutte entre le raisonnable et ce qui ne l'est pas ¹⁶ ». Vers la fin de l'après-midi, Gide avait cessé de vivre. Avait-il résolu son problème auquel il nous avait intéressé sa vie durant ? Même si ce balbutiement ou cette absence de balbutiement avait peu de chance de changer quoi que ce fût dans l'existence ou la non-existence d'un Olympe possible.

Pour Fontainas, mieux vaut ne pas s'interroger et se tenir à l'écart de toute idée religieuse. À propos de *La Porte étroite*, il écrit : « Tous ces mots qui tendent à l'édification morale ou religieuse, au sacrifice, au re-

14. Gide—Ruyters, *Correspondance*, éd. Claude Martin et Victor Martin-Schmets (Lyon : P.U.L., 1990), t. I, p. 45.

15. Lettre du 4 juillet 1899.

16. Jean Delay, « Dernières années », *La NRF*, nov. 1951, p. 370.

noncement de soi, selon la conception chrétienne, me sont d'une signification si étrangère que je m'étonne quand j'en ai compris sur certains cerveaux l'importance terrible ¹⁷. » De même qu'à ses yeux Tagore est un poète qui se livre « à des spéculations métaphysiques les plus creuses et les plus inutiles ¹⁸ ». Lisant *La Symphonie pastorale*, il s'exclame : « J'étouffe et je ressens le besoin de respirer le grand air... J'ai été élevé et me suis ensuite toujours tenu en dehors de toute religion... Chaque fois qu'une circonstance m'a obligé de fréquenter des idées chrétiennes... elles m'ont été insupportables par leur étroitesse, par leur mesquinerie ¹⁹. » Ceci dit, Fontainas n'en est pas moins conscient que la dimension métaphysique lui échappe : « Au fond, je le sais, je le sens fort bien, il y a une valeur qui m'échappe complètement... j'essaie parfois de m'y assimiler par l'intelligence et l'application de mon vouloir, je n'y parviens pas ²⁰. »

A *contrario*, à vingt ans passés, Gide ne se séparait pas de sa Bible ²¹, et l'on ne s'étonnera pas qu'il ait imprégné nombre de ses livres de ce puritanisme qu'il portait en lui. Un créateur crée avec le meilleur de lui-même. Fontainas aime la nature ; il excelle à parler de l'amour : sa poésie s'en inspirera. Gide met en scène un pasteur, une mystique. Qui mieux que lui pouvait le faire ? « L'auteur de *L'Immoraliste* et de *La Porte étroite* est, par quelque côté, ce que les mystiques appellent un homme intérieur [...]. La mission de Gide est de jeter des torches dans nos abîmes, de collaborer à notre examen de conscience », écrit le janséniste François Mauriac dans sa préface à *La Tentative amoureuse* ²².

La position de Fontainas reflète une époque et fut assez courante dans le milieu artistique de la fin du siècle dernier et du début de celui-ci. On peut par exemple le rapprocher de celle du ménage Van Rysselberghe qui, à l'instar des Fontainas, se refusèrent à donner à leurs enfants une éducation religieuse ²³. Gide, lui, fera donner « une culture biblique » à

17. Lettre du 4 juillet 1909.

18. Lettre du 3 août 1914.

19. Lettre du 23 juillet 1920.

20. Lettre du 13 juillet 1923.

21. Henri de Régner, « évoquant la gravité du jeune huguenot qu'il avait surnommé de façon funèbre *Ci-Gide*, rappela ce souvenir de Bretagne : "Je le vois à Belle-Isle, avec Héroid, la pipe à la bouche ; lui, avec *Wilhelm Meister* ou la Bible. [...]" » (Jean Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, Paris : Gallimard, 1956-57, t. II, p. 179).

22. François Mauriac, « André Gide », in Gide, *La Tentative amoureuse*, Paris : Stock, 1922 (coll. « Les Contemporains »), p. 11.

23. « En 1889... les Van Rysselberghe s'installèrent à Passy, rue Schaeffer...

sa fille ²⁴. En fait, anticonformiste sans l'être, Gide jouait le jeu. Lors des funérailles du comte Kessler qui, chassé de son pays par les agitateurs nazis, s'en vint mourir en France en 1937, il se rend au temple de la rue Cortambert, s'étonnant « de ne pas voir dans l'église, ni ensuite pour accompagner le corps au cimetière, aucun des peintres et des sculpteurs que Kessler avait si généreusement obligés durant sa vie ²⁵ ».

Les derniers échanges de lettres entre Gide et Fontainas reflètent le désir de ne pas ternir une relation qui remonte à présent si loin en arrière. Fontainas, que le côté social intéresse mais qui refuse de s'engager, comprend l'attitude de Gide face à l'expérience communiste.

Leur correspondance s'arrête en 1938, mais les hasards de l'existence les feront se rencontrer plusieurs fois encore. « Pendant la guerre de 40, je me trouvais avec mes parents à Nice, explique Anne-Romaine Fontainas. Un jour, traversant la ville à pied avec mon père, au coin d'une rue, nous avons rencontré André Gide, avec sa fille lui aussi. Les deux hommes ont été extrêmement heureux, surpris de se retrouver. Très cordialement, ils ont bavardé pendant quelques moments ²⁶. »

Ils devaient également se revoir à Paris, en 1945, lors de la réouverture du Musée du Louvre. André Fontainas se trouvait au pied de la Victoire de Samothrace lorsque survint André Gide. Il portait cape et feutre noirs. Émus, nous dit sa fille, les deux écrivains s'étreignirent sans un mot, et Gide disparut par où il était arrivé.

H. de P.

Mes plus vifs remerciements vont à Mlle Fontainas pour l'aide précieuse qu'elle m'a apportée.

Nous allions ensemble (avec Élisabeth) à un cours tenu, rue de la Pompe, par une dame et ses trois filles... Avant la classe, la Maîtresse demandait à Élisabeth de sortir et elle disait la prière... et, cette prière terminée, Élisabeth pouvait rentrer. » (Notes inédites d'Edmée Vielé-Griffin, fille aînée du poète, Arch. Vielé).

24. Selon les termes de Mme Catherine Gide (octobre 1993).

25. Gide, *Journal 1889-1939*, p. 1274 (8 décembre 1937).

26. Yun Sun Limet, « André Fontainas », *BAAG*, janvier 1993. [Signalons ici le seul ouvrage important qui ait été publié sur Fontainas (thèse de doctorat) : Marguerite Bervoets, *L'Œuvre d'André Fontainas*, Bruxelles : Palais des Académies (« Mémoires », t. XVIII, de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises en Belgique), 1949, 25 x 16 cm, xviii-238 pp.]

1. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 29 juin 1893.

Je tarde bien, mon cher Ami, à vous remercier de l'amical envoi de votre beau livre¹ ; c'est qu'avant de vous dire ma gratitude et les motifs de mon admiration, j'ai tenu à le bien lire et à le relire attentivement.

Et tout d'abord vous dirai-je le charme que j'ai ressenti à l'ouvrir et à en parcourir distraitement même les pages ; le format, le papier, la typographie sont délicieux ! et en vérité vous avez eu la plus jolie idée de librairie que je sache, depuis longtemps. Une bonne part du mérite en revient, je sais, à votre collaborateur et je serais heureux de pouvoir exprimer à M. Denis toute la joie esthétique que j'ai eue à me ravir les yeux aux mirages exquis de ces illustrations originales et sûres qui font si bien corps avec le texte.

Pour vous, mon cher Gide, vous avez su mener à bien une personnelle et neuve entreprise. Cette idée de faire prendre corps au rêve d'un voya-

1. *Le Voyage d'Urien* parut à la Librairie de l'Art Indépendant en 1893, illustré de lithographies en couleurs de Maurice Denis. Le livre, tiré à 300 ex., est dédié à Henri de Régnier. C'est un voyage imaginaire dont les paysages reflètent des états d'âme. Gide nous mène de l'Océan pathétique à la Mer des Sargasses et à la Mer des glaces. D'abord effrayé qu'il ne s'agisse d'une narration touristique, Mallarmé s'empresse de féliciter l'auteur : « Je ne sache pas qu'un soit parti jamais, avec autant, disons de naturel, selon un fil de fiction ténu et pur, comme le vôtre qui mène à la totalité du songe ! Si vraisemblablement ! pour employer un mot gros ; ou mieux grâce au transparent courant de pensée qui n'abdique et veut que trop de merveille groupée au toucher crédule s'écroule, pour des recommandations... tel groupe de mots apparu dans faste hante parmi les très beaux qui jamais se soient écrits. » Dans ce voyage du rien, proche du symbolisme, on pourrait relever le côté onirique de certains passages, les phantasmes auxquels l'auteur donne libre cours, l'importance du thème de l'eau, le style musical comme dicté de l'intérieur par un métronome, déjà l'ironie et l'apparition de Madeleine Rondeaux sous les traits d'Ellis, « languissante de maladie », évanescence et inextinguible.

geur à travers le monde des idées est vraiment ravissante, et toute la grâce délicate que vous avez su mettre à dénuder l'illusoire apparence de votre Ellis, création si vague et si féminine, et la tristesse résignée et énergique de la fin du volume, et, en un mot, toutes les visions radieuses ou appâties parmi lesquelles l'Orion nous promène en laissant ce net sillage de phrases musicales et assouplies, j'aime sincèrement tout votre livre, comme je vous aime, vous, et vous loue d'avoir fait œuvre d'artiste réfléchi et subtil, une œuvre parmi les quelques œuvres que ceux de notre génération ont données jusqu'à ce jour.

Et je vous répète encore mes félicitations enthousiastes et aussi ma sympathie sincère pour vous et votre œuvre.

André Fontainas.

2. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

34, via Gregoriana, Rome.

Dimanche, Avril 1894.

Cher Monsieur et Ami,

Vos vers m'ont fait ici la plus charmante surprise ; ils me trouvèrent jeûnant et affamé de poésie, — merveilleusement dispos à en jouir. Le livre est resté sur ma table et je le relis souvent.

..... Enfant rôdeur

qui pais en nos jardins le troupeau de tes chèvres²
est parfait, parmi bien d'autres.

Une pensée particulièrement lyrique soutient en vous les vers qu'elle appelle — elle n'en est heureusement pas le prétexte, mais la cause suffisante ; de là, je pense, cette absence de nature qui fait la qualité très rare de vos vers — on ne peut rappeler vos émotions que par eux.

Excusez-moi si je suis très peu clair : je travaille, et tout ce qui n'est

2. Vers extraits du *Parc sentimental* (*Nuits d'Épiphanie*, Mercure de France, 1894) :

Ô brises et baisers des brises, pour vos lèvres
Palpite en nudités royales la splendeur
Des glaïeuls et des lys, et s'affine une odeur
De verveine frissons infinis et mièvres.

Rubis clairs scintillants ignorés des orfèvres,
S'est offerte vers toi, frôleuse, la candeur
De quelles tiges ! et tu ris, Enfant Rôdeur
Qui pais en nos jardins le troupeau de tes chèvres.

pas « mon sujet », je l'exprime avec peine. « Mon sujet » aussi, d'ailleurs³. Je voudrais, cher Monsieur, que vous présentiez mes respects à Madame Fontainas, et me croyiez très cordialement votre

André Gide.

3. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 15 mai 1894.

Cher Monsieur et Ami,

J'ai été très touché de recevoir de vous une lettre au sujet de mes vers. Vous êtes là-bas sous le soleil et parmi tant de merveilles, et vous pouvez songer à nous qui vivons de notre triste existence quotidienne ! Je vous suis très reconnaissant d'avoir pu en ma faveur détourner un instant votre pensée de votre sujet ou bien de Michel-Ange.

Est-ce bientôt que nous vous reverrons, ou prolongerez-vous encore votre enviable séjour aux pays du soleil contemplateur ? Du moins — sans doute ? — vous arrêterez-vous en chemin et peut-être prendrez-vous quelque chose à l'atmosphère de la Sainte Florence qui est la Mecque de

3. Gide vient de passer plusieurs mois en Algérie, notamment à Biskra, de fin novembre 1893 à mars 1894, et se trouve à Rome. Il a commencé à rédiger *Les Nourritures terrestres* et soigne une congestion pulmonaire. Selon le Professeur Jean Delay, « il avait eu en Afrique du Nord une poussée congestive de tuberculose pulmonaire à forme sèche, fibreuse, mais à cette atteinte organique légère, en voie de guérison, se surajoutaient des désordres nerveux où il fallait faire la part d'un dérèglement vaso-moteur et d'un tempérament émotif, anxieux, suggestible ». (*La Jeunesse d'André Gide*, t. II, p. 315.)

Gide, qui voyage avec le peintre Paul Laurens, « fébrile et essoufflé, en proie à une accablante fatigue », s'embarque pour Malte, la Sicile, s'arrête à peine à Messine et Naples et se dirige vers Rome. Là, sur les conseils de Pierre Laurens, il demande à M. Guillaume, le directeur de la Villa Médicis, l'adresse d'un spécialiste des affections pulmonaires et s'installe au rez-de-chaussée du 34 via Gregoriana, petite rue résidentielle qui mène à la Trinité-des-Monts et à la Villa Médicis, d'où apparemment Gide se faisait livrer ses repas. Il y restera jusqu'en août 1894. Il loue un piano et travaille aux poèmes et proses poétiques qu'il introduira dans *Les Nourritures terrestres*. Ainsi lit-on dans le livre III, à propos de la Villa Borghese : « C'est un lieu de fraîcheur exquise, où le charme de dormir est si grand qu'il semblait jusqu'alors inconnu » (*Romans, récits...*, « Bibl. Pléiade », p. 174), ou, dans le livre VI : « À Rome, près du Pincio (terrasse qui fait face à la Trinité des Monts) : au ras de la rue, par ma fenêtre grillée, pareille à celle d'une prison, des vendeuses de fleurs venaient me proposer des roses ; l'air en était tout embaumé » (p. 223).

mes espoirs et de tous mes rêves⁴ ? et quel est le précieux et psychique itinéraire que votre Urien en rapporterait !

Croyez-moi, cher Monsieur et ami, très cordialement votre

André Fontainas.

4. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Paris, 23 avril 1895.

Cher Ami,

Pouvez-vous, voulez-vous me faire le très grand plaisir de venir dîner jeudi prochain rue de Commaillé avec quelques amis que vous connaissez déjà ? Je serai seul à la maison ; ce serait donc sans aucune cérémonie.

Excusez-moi de vous prévenir si tard et ayez l'obligeance de me répondre le plus tôt possible que vous acceptez.

Croyez-moi amicalement votre

André Gide.

4. Le 23 mai 1894, Gide, qui était à Florence, écrit à sa mère : « Après Rome, tout m'a l'air merveilleux ; rien que de me savoir dans la ville des Médicis et de Savonarole me donne une grande émotion »... Il y fit une rencontre inattendue : celle d'Oscar Wilde. Tout comme Rome, Florence apparaît dans le livre III des *Nourritures terrestres*, sous le titre de Colline de Fiesole : « Belle Florence, ville d'étude grave, de luxe, et de fleurs ; surtout sérieuse ; grain de myrte et couronne de "svelte laurier". Colline de Vincigliata. Là j'ai vu pour la première fois les nuages, dans l'azur, se dissoudre ; je m'en étonnai beaucoup ne pensant pas qu'ils pussent ainsi se résorber dans le ciel, croyant qu'ils dureraient jusqu'à la pluie et ne pouvaient que s'épaissir. Mais non : j'en observais tous les flocons un à un disparaître ; il ne restait plus que de l'azur. C'était une mort merveilleuse ; un évanouissement en plein ciel. » (p. 175).

André Fontainas, quant à lui, devait se rendre une douzaine de fois en Italie. Il y remplit de nombreux cahiers de notes qui sont restées inédites. Se trouvant à Florence, il écrit : « Le train électrique, par les délicieuses pentes et courbes ensoleillées... me monte à Fiesole. Je m'enfonce dans la vallée grave et souriante avant que, devant le haut San Francesco, j'aie jouir de la vue totale de la ville et des environs paradisiaques sur quoi le soleil expire lentement dans sa gloire », pour ajouter plus loin : « Quitter une ville d'Italie est une chose trop dure... mais partir de Florence rend inconsolable ; c'est un exil... » (Arch. Fontainas).

5. — ANDRÉ FONTAINAS À ANDRÉ GIDE

Paris, le 11 mai 1895.

Mon cher Ami,

Bailly, le maladroit sorcier a dû vous dire que l'exemplaire que vous me destiniez de *Paludes*, il me l'a remis dès hier matin ; j'ai donc eu la joie d'être l'un des premiers à lire votre beau livre et sans doute suis-je un des premiers à vous remercier du pur et nouveau plaisir d'artiste que cette lecture compose pour qui peut comprendre ou sentir à demi-mot. En effet, votre œuvre ironique sans cruauté et pessimiste sans affectation ni ton doctrinal, est déconcertante, un peu, ou plus ; n'était notre puéril entêtement sans but et qui s'obscurcit à loisir le miroir de toute réflexion, votre œuvre serait la plus décourageante peut-être que je connaisse. Car où tendent nos efforts risibles, et vraiment y a-t-il effort appréciable ⁵ ? Nous sommes d'étranges pantins et, avec notre manie ridicule de ratio-ciner à propos de rien et de tout, ce qui nous peut tout juste reconforter, c'est de voir qu'à tout prendre nous ne sommes guère plus ni autrement pantins que les autres hommes, et que tout, en définitive, finit par s'équivaloir. Continuons à nous griser nous-mêmes, à encenser les autres avec le parfum illusoire des vapeurs de gloire et de génie, mais, d'un facile retour sur nous-mêmes, mesurons la vanité de cette ivresse factice et stérile ; nous aurons du moins l'avantage que j'estime de mesurer le néant comique de ce que nous valons et de ce que les autres valent. « Atteste l'insane d'œuvrer », disait aussi Rimbaud, et vraiment l'attester, le seul moyen en est encore d'œuvrer, évidemment. Rions-en, soit, entre nous ; et ne nous gonflons pas d'importance en petit comité : si nous en imposons à ceux du dehors, mon Dieu ! nous serons du moins du bon côté, et je ne saurais vouloir que nous cherchions à éclaircir de si dociles dupes.

M'en voudrez-vous de ces oiseuses réflexions un peu bien banales que votre livre me suggère, et de n'oser naturellement, après cela, vous louer de la nouveauté audacieuse de votre fiction, et de l'ordonnance savante de vos phrases ? Je tiens uniquement à vous remercier d'avoir songé à m'en offrir un exemplaire, et à vous prier de me croire résolument votre

5. Dans *Paludes*, il y a certes la critique du milieu littéraire, mais il y a aussi Tityre, le personnage principal qui se remet en question et cherche à se situer par rapport au monde qui l'entoure. Qu'est-ce qu'un homme normal ? C'est un Tityre angoissé, convaincu de la vanité de tout effort, qui se pose la question. On voit que Fontainas, à sa suite, se demande où tendent ses « efforts risibles ». Livre d'introspection, du dédoublement de l'artiste faisant acte créateur, le Nouveau Roman s'y reconnaîtra comme il se reconnaîtra dans *Les Faux-Monnayeurs*.

ami.

André Fontainas.

6. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Paris, le 15 mai 1896.

Cher Ami,

Merci de vos paroles ; vous êtes excellent et croyez que je suis heureux, très heureux, de vous plaire.

Je suis votre

André Gide.

7. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 3 février 1897.

Mon cher Gide,

Je n'avais hier reçu le Mercure que depuis quelques heures. Je ne m'étais pas promené avec vous à Biskra et à El Kantara. Je ne veux pas que cet accident de temps m'ait empêché de vous dire combien j'aime vos notes de voyage, vives, colorées et d'une langue qu'entre toutes celles de nos contemporains j'apprécie très haut. Vos caracous, et toutes les observations de mœurs arabes ou juives (la fête dansante des hystériques, etc.) me paraissent neuves et sûres à l'égal de, par exemple, votre impression du départ lorsque vous allez solitaire longuement y contempler... et Athman est un être bien amusant⁶.

6. Les « Notes de voyage : Tunis et Sahara » ont paru dans le *Mercure de France* de février 1897. Elles seront reprises dans le *Journal 1889-1939* de la « Bibliothèque de la Pléiade » sous le titre de « Feuilles de route » (pp. 59-86). Notes toujours passionnantes à lire, que Gide a commencé à prendre à partir de Florence (15 décembre 1895) alors qu'il est en voyage de noces, puis à Rome, Naples, Capri, la Sicile et les papyrus de la Cyanée, les Latomies..., Tunis et ses Caracous, sortes de guignols qui se déroulent dans les souks, El Kantara, le Sud Algérien, Biskra, Touggourt où il estime que les Ouled Naïls dansent mieux qu'à Biskra et sont plus belles. Athman est de la partie à partir d'El Kantara, et Francis Jammes, le berger des Pyrénées, vient les rejoindre. La danse des hystériques à laquelle Fontainas fait allusion se déroule à Biskra. « On nous apprend, écrit Gide, que toutes les femmes qui dansaient... étaient, tant juives qu'arabes, des malades démoniques.. Chacune à son tour payait pour avoir son droit à la danse, et cette vieille négresse au bâton était une sorcière renommée qui connaissait les exorcis-

Pour la seconde fois, j'ai l'éblouissement de l'Orient et le désir d'y aller voir. La première fut quand, aux récentes fêtes russes, dans l'étroite et longue rue de Varenne, je rencontrai par hasard, revenant d'un cortège, la chevauchée orgueilleuse et splendide des cheikhs aux brunous clairs sur leurs montures délicates⁷.

Un affectueux serrement de mains.

André Fontainas.

8. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

*Ravello près Naples,
21 avril 1897.*

Mon cher Fontainas,

J'aurais voulu vous écrire plus tôt — mais ce n'est qu'ici, enfin reposé dans cet estuaire de lumière⁸, que je peux lentement, longtemps comme ils me plaisent, à loisir relire vos vers⁹.

mes et savait faire déménager les démons du corps des femmes... »

7. Festivités franco-russes qui devaient culminer, au mois d'août cette même année, avec le voyage du président Félix Faure en Russie.

8. La mauvaise santé de sa femme pousse André Gide à reprendre le chemin de l'Italie, au début d'avril 1897. Sa belle-sœur Jeanne Rondeaux les accompagne. Le train les conduit à Marseille et à Saint-Raphaël, où ils rendent visite aux dames Brandon-Salvador, amies de longue date de Mme Gide mère. Dans un article intitulé « Justice ou charité », paru dans *Le Figaro* du 25 février 1945 et recueilli dans *Feuillets d'automne* (Paris : Mercure de France, 1949), Gide se remémora cette visite (le passage a toutefois été coupé dans *Feuillets d'automne*, p. 233, mais le texte intégral de l'article est reproduit dans l'appendice du t. II de la *Correspondance Gide—Martin du Gard* (éd. Jean Delay, Paris : Gallimard, 1968), pp. 543-5). Les Gide se dirigeront ensuite vers Gênes, Rome et Naples. Le 16 avril, ils sont à Ravello, où les rejoint Marcel Drouin soupirant après la main de Jeanne Rondeaux qui se montre hésitante. Dans une lettre qu'il écrit ce même mois d'avril à Paul Valéry, Gide parle également de cette terrasse d'hôtel : « Nous sommes à Ravello sur une terrasse très extraordinaire, mais avec un premier plan qui me tranquillise. » (Gide—Valéry, *Correspondance*, éd. Robert Mallet, Paris : Gallimard, 1955, p. 290).

9. Gide remercie Fontainas de *Crépuscules*, paru au Mercure de France cette même année, ouvrage qui rassemble divers titres précédemment parus : *Les Vergers illusoires*, *Nuits d'Épiphanie*, *Les Estuaires d'ombre*. Deux inédits y figurent également : *Idylles* et *Élégies*, *L'Eau du fleuve*. Bien que Gide se soit essayé à bien des « formules » poétiques, il semble plus à son aise dans ce que l'on

Je ne vous dirai pas complaisamment qu'ils gagnent à être ainsi réunis ! car le plaisir que je goûtai naguère à leur première lecture n'était pas moindre que celui que j'y retrouve à présent ; mais nul plus qu'un voyageur ne peut se réjouir de les voir réunis en un seul et simple volume, que je n'ai pas trop peur d'endommager en le mettant dans ma poche.

Je vous imagine ici, sur cette terrasse ; je cause avec vous de prosodie... La « question du vers » m'occupe, m'inquiète, m'exaspère plus que jamais... vous avez bien compris, n'est-ce pas, que si j'écris en prose, c'est « faute de mieux ».

... Bien que nous pu peu causer ensemble à nos dernières rencontres, je suis heureux de vous avoir revu presque souvent avant de quitter Paris. La cordialité de votre accueil, ce soir où je vins vous voir, m'a donné le désir de l'éprouver encore et croyez qu'à mon retour je serai pressé de venir encore me réjouir de notre sympathie.

Veuillez, à Madame Fontainas, présenter mes hommages et croire aux amicaux sentiments d'

André Gide.

9. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 25 avril 1897.

Votre lettre, mon cher Gide, entre les quelques affectueuses que m'a values mon livre, est celle qui m'a le plus touché par son ton d'amitié, et je vous en suis très reconnaissant.

J'ai, chaque fois que j'ai publié, la chance d'être par vous lu en Italie, et quelque chose de la bonté de l'atmosphère où vous vivez couronne d'éclat mes pauvres vers, que je voudrais autrement expressifs et sonores.

Et puis je rêve à vous, parmi les orangers, au bord d'une mer heureuse, si loin des turpitudes de la vie littéraire, et joyeux ! vous ignorez les lâchetés ou les faiblesses mêmes des quelques-uns que nous considérons comme les meilleurs d'entre nous, serait-ce seulement faute de mieux, hélas ¹⁰ !

appelle la « prose poétique ».

10. Écrivant à Paul Valéry le même jour, Gide devait ajouter en p.-s. : « Reçu ce matin une admirable lettre de Fontainas. » (Gide—Valéry, *Correspon-*

Pardonnez-moi cette amertume versée sans raison au milieu de vos délices : mais songez à ce que nous venons de contempler ici, oh ! la marée de mesquines vilenies, d'ambitions vaniteuses qui a entraîné les jeunes gens et nos contemporains à proclamer grand poète jusqu'à l'assimiler à l'idée même de Poésie, en une fête offerte au poète et à la poésie, un Catulle Mendès¹¹ !

Cependant Mallarmé existe, Dierx existe, Heredia même, et le souvenir d'Alfred de Vigny.

Pourquoi méprisons-nous la jeunesse, si nos amis aussi valent si peu ?

Naturellement j'excepte quelques-uns qui se sont comme moi refusés à cette manifestation dégradante : Valéry, naturellement, Griffin, de Régnier..., mais il en est dont la conduite m'a été particulièrement pénible autant qu'elle paraît invraisemblable.

Pardonnez-moi, là-bas dans la tranquillité radieuse, cette indignation doit vous surprendre, mais ici, rappelez-vous, il n'est pas possible de se détourner tout à fait de la bourbe qui nous éclabousse, et cela fait tant de bien de se confier un peu à quelqu'un dont la loyauté et l'amitié sont éprouvées. Pardonnez-moi.

Offrez, je vous prie, à Madame Gide mes plus respectueux hommages, et croyez à mes amicaux sentiments.

André Fontainas.

10. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Ravello, 28 avril 1897.

Je réponds tout aussitôt, cher Ami. Croyez-vous, lorsque je serais en Chine, que votre lettre me soit moins précieuse ? Elle n'est point venue comme un dérangement à ma joie, certes, mais comme une relâche à mon inquiétude en un jour de tristesse où j'avais besoin d'amitié. Depuis notre départ de Paris, ma femme est presque sans cesse souffrante ou très

dance, p. 294).

11. Catulle Mendès (1841-1909), expression même du Parnasse et, à ce titre, honni des poètes symbolistes. En 1897, il est fêté pour ses nombreuses publications : *Gog* (roman), *Arc-en-ciel* et *Sourcil rouge* (nouvelle), *L'Art du Théâtre*, *Le Procès des roses* (pantomime), *Petits Poèmes russes mis en vers français*, *l'Évangile de l'Enfance de Notre-Seigneur Jésus-Christ*.

faible ; je ne peux ni travailler ni même lire qu'à peine ; je passe à me tourmenter tout le temps que je ne passe pas à la soigner. J'ai dû pourtant la quitter pour aller à Naples à la rencontre d'un ami qui n'a pu se trouver au rendez-vous ; heures horribles ; il pleuvait, j'étais malade d'ennui, de fatigue et presque de détresse. Le soir, j'ai pu rentrer à Ravello où m'attendait votre lettre ¹².

Merci de m'avoir écrit ; il n'a pas fallu entre nous beaucoup de paroles pour savoir que nous pouvions nous parler ainsi ; mais je commence à trouver qu'à mesure qu'on regarde mieux, les « honnêtes gens » se font plus rares et qu'on les apprécie d'autant plus. Si ma lettre est stupide, tant pis ; c'est votre faute. Il ne fallait pas me tant faire désirer vous récrire. Puisque je vous ai dit mon inquiétude d'hier, il me faut ajouter que ma femme semble aller mieux aujourd'hui. Nous pensons aller sur quelque pic de Suisse où un air plus léger fera croire la vie plus facile. Dès qu'on ne s'abandonne plus à son charme, cette mer napolitaine, si parfumée, ces roches roses, ces citronniers penchés, n'apparaissent plus que comme un décor trop éclatant, d'un trop impossible bonheur.

Au revoir, cher Ami, que cette lettre ne vous rebute pas et ne vous décourage pas de m'écrire ; mes lettres sont à l'ordinaire d'un autre ton. Il me fallait être bien triste pour avouer que je l'étais un peu. Excusez, je vous prie, mon silence près des « autres ». Veuillez présenter mes meilleurs hommages à Madame Fontainas et me croire très cordialement

André Gide.

11. — ANDRÉ FONTAINAS À ANDRÉ GIDE

Paris, 25 juin 1897.

Oui, mon cher Gide, je vous l'ai dit hier, j'ai plaisir à vous le répéter : vos Nourritures terrestres sont un livre, à mon sens, vraiment

12. On notera les soucis que lui cause la santé de sa femme et la solitude dans laquelle vit finalement Gide. La lettre de Fontainas du 25 avril l'avait ému ; celle du 28 est sans doute à marquer d'une pierre blanche et, peut-être même, significative de la durée de cette amitié. Fontainas imaginait Gide « parmi les orangers, au bord d'une mer heureuse, si loin des turpitudes de la vie littéraire, et joyeux ». Il n'en est rien, et cette lettre nous montre au contraire un Gide accablé de tristesse, errant seul dans les rues d'une ville étrangère, sans doute à la recherche de Marcel Drouin et, si l'on se rapporte à Claude Martin, « il griffonne un mot qu'il laisse à la poste avec l'espoir que Drouin aura la bonne idée d'y passer » (*La Maturité d'André Gide*, Paris : Klincksieck, 1977, p. 190).

beau¹³.

Et tout d'abord ce qui y frappe et m'enchanté, c'est le ton. Vous êtes, savez-vous bien ? un sûr et étonnant poète de la belle lignée de Chateaubriand ; oui, votre phrase toujours grave et sonore, souple cependant, se meut avec une majesté dont la placidité tout apparente est en réalité comme la surface immobile des eaux d'un calme lac où s'agitent en reflets limpides les feuillages du bord que la brise traverse, le passage régulier des oiseaux fiers dont le coup d'aile s'y mire, la navigation indolente de quelque gondole amoureuse. Sous la somptuosité de votre emphase cadencée, on sent courir le frissonnement divers des courants qui concourent à la former et qu'elle unit en un flot sans les annihiler. Vous avez votre langue riche et variée, avec ses images, un rythme bien à vous, et que j'aime.

Cela, écoutez ! est presque tout en vérité ; mais encore ce n'est rien ! Plus que tout autre peut-être, vous avez d'abord vécu entièrement de la vie factice que se font ceux qui sont destinés à écrire. En des symboles ingénieux vous avez enveloppé la gravité de votre pensée que l'étude des livres et de l'art, des philosophies vous avait acquise. Et tout à coup vous vous êtes aperçu que cela n'était pas avoir vécu : avoir tiré de son seul cerveau une matière neuve, travaillée, presque vivante.

Vous avez su, ce fut votre extraordinaire et si originalement ironique Paludes, vous apercevoir que le monde où vous viviez était artificiel et vain, bien que parfois séduisant, vous avez compris qu'il vous en fallait, non par dédain, par défiance, mais par désir de vous posséder vous-même enfin vous dégager de son absorbante influence, et vous êtes parti, et vous avez eu ce qui fut tout d'abord, je le gagerais, une souffrance, ou du moins un rude effort, ce qui est devenu pour vous la suprême ivresse, d'ouvrir les yeux, de voir autour de vous, de comprendre, c'est-à-dire d'aimer quoi ? le ciel et l'impalpable, lumineuse et colorée atmosphère, les arbres, les animaux, les souffles du vent, les ondoiements sonores des eaux ou leur sommeil, les jardins et les habitations, les hommes eux-mêmes. Et votre âme s'est épanouie à l'universel amour puisqu'enfin elle a su admirer. Tout est là. Vous seul avez su rejeter le livre, momen-

13. Cette lettre fait partie de celles que citera Yvonne Davet dans son livre *Autour des "Nourritures terrestres"* (Paris : Gallimard, 1948), avec l'assentiment d'André Gide puisque celui-ci lui permit de puiser dans ses archives. Y. Davet y vit même l'expression 'une reconnaissance de la part de Fontainas lorsqu'il écrit : « Vous avez su vivre, et nous le dire... vous ne niez rien, vous avez joui, et votre jouissance des choses nous est un encouragement, un exemple délicieux... » (p. 129).

tanément je pense pour plus tard y revenir non plus d'un exclusif amour mais comme à l'une encore parmi toutes les choses existantes qui vaut, à l'égal de toutes les autres, une minute d'extase et de bonheur ; vous avez su rejeter le livre, pour vous sentir vivre parmi les choses, et votre Nathanaël, n'est-ce pas vous-même, sans doute, et Ménalque aussi, et les Nourritures, vous-même les avez exaltées devant vous-même et vous en avez su délicatement éprouver la saveur.

Vous avez su vivre et nous le dire, vous n'êtes pas de ceux qui clament : vivons ! vivons ! et qui ne voient pas plus loin. Vous ne niez rien, vous avez joui, et votre jouissance des choses nous est un encouragement, un exemple délicieux.

Qu'importe dès lors que vos paysages soient tout à fait algériens, italiens ou normands ? C'est l'occasion diverse où votre intime lyrisme s'est exalté, simplement, et leur choix, absolument, est accidentel. Élissons tout autre site, soit ! et ressentons non ce que, mais comme vous avez ressenti.

Votre choix a été bon, car vous avez communiqué avec l'air et la terre des pays que vous avez habités, entièrement, et je ne sais notes de voyages plus profondes et plus suggestives que bien des pages des Nourritures.

Laissez-moi vous louer spécialement de la belle ordonnance imagée et pour ainsi dire odorante de votre ferme, de tous les jardins qui dans le livre frissonnent chastement sous les lourdes frondaisons de leurs arbres épais, toscans ou algériens, des oasis, et les pénétrantes impressions des lieux anciens que vous traversez une seconde fois, en vous rappelant la première.

Mon cher Gide, je vous aime beaucoup, pour vous-même d'abord qui vous livrez si ouvertement, si sûrement, et pour toute l'émotion de souveraine beauté si neuve que vos livres, l'un après l'autre, nous apportent.

André Fontainas.

12. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Paris, 23 mai 1898.

Cher Ami, voici 25 frs. pour le grand homme ; excusez si je ne peux envoyer plus. Je ne suis à Paris que depuis 3 jours¹⁴ et repars demain ;

14. Venant d'Italie par l'Allemagne, Gide ne fait que passer par Paris avant de se rendre à Cuverville. Apprenant qu'un comité s'est créé en vue de l'érection

main ; mais rentre dans 10 jours et serai heureux de vous revoir. Bien cordialement.

André Gide.

13. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 24 mai 1898.

Merci, mon cher Ami, de votre souscription ; j'en remets le montant à M. Morhardt qui est le trésorier, mais que vous vous hâtez : nous ne voulions recueillir l'argent que lorsque 1° nous aurions été sûrs d'avoir assez (c'est fait, à peu de chose près), 2° lorsque le Conseil municipal aurait confirmé l'attribution du terrain nécessaire à l'érection. Nous ne demandions jusqu'ici que des adhésions.

Je retiens la quasi-promesse que vous me faites de me voir à votre prochain passage (je n'ose dire séjour) à Paris.

Bien cordialement à vous.

André Fontainas.

14. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 14 juin 1898.

Je vous renvoie ci-inclus le montant de votre souscription pour la statue de Balzac ¹⁵. Vous savez déjà sans doute que Rodin renonce, actu-

d'une statue de Balzac par Rodin, il envoie sa souscription à Fontainas, et celui-ci en accuse réception par retour. Gide fera brièvement allusion au projet Rodin au début de sa première « Lettre à Angèle » de *L'Ermitage* (juillet 1898, passage non repris dans le recueil de 1900 ni dans *Prétextes*).

15. L'histoire de la statue de Balzac à Paris est fertile en épisodes de toute sorte. C'est la Société des Gens de Lettres qui en avait confié le projet à Rodin, en 1891, sous l'influence de Zola. Un comité de soutien se créa pour soutenir le sculpteur. Rodin procéda à de nombreuses études, qui ont été conservées : Balzac nu, debout, drapé, en robe de chambre, en frac... Rodin anticipait sur la sculpture moderne, mais ne fut pas suivi, et certains menacèrent de le traduire en justice... Ce n'est finalement que le 1^{er} juillet 1939 que la statue fut inaugurée, au coin des boulevards Raspail et du Montparnasse.

Rodin était très lié au milieu littéraire. Le cas de Gide est un peu particulier.

ellement, à l'imposer.

À mon avis, il a tort... mais il ne m'a pas consulté (et en cela, il a eu raison).

Je vous crois toujours dans nos murs, et ne désespère pas de vous rencontrer. Si, par exemple, je pouvais espérer vous trouver chez vous, un jour.

Bien à vous,

André Fontainas .

15. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Paris, 15 juin 1898.

Cher Ami,

Je suis désolé de n'avoir pu venir vous voir lundi dernier ; je vous avais d'avance gardé cette soirée et me réjouissais de la passer près de vous, — puis je me suis engagé à fournir une chronique à L'Ermitage ¹⁶,

Une seule lettre le concernant figure dans les archives de Rodin, à l'Hôtel Biron. Elle émane d'Émile Verhaeren, qui écrit au sculpteur le 16 janvier 1905 : « André Gide dont vous connaissez les talents d'essayiste et de critique désirerait vous faire visite à Meudon et passer quelques moments en tête-à-tête avec vos chefs-d'œuvre et avec celui qui les a faits. Le lui permettez-vous ? Nous le permettez-vous ? Car je les accompagnerais ainsi qu'un de ses amis. » Nous n'avons pas la réponse de Rodin mais, si l'on se rapporte au *Journal* de mai 1907, on sait que Gide finira par rencontrer Rodin puisqu'il déjeuna avec lui, à la Tour d'Argent, en compagnie des Van Rysselberghe et du comte Kessler.

André Fontainas, dont on sait l'attirance pour les arts, se montra un ardent défenseur de Rodin, écrivant en 1898 dans le *Mercure de France* : « Ah ! une telle statue sur une place de Paris stupéfiera la canaille et fera hurler. Oui, mais les sincères admirateurs du beau seront là pour la garder, pour en éloigner l'insulte imbécile et ordurière. » Et plus loin, évoquant son art : « Rodin, paisible, sait la flamme de la pierre altière... Qui n'a vu, de lui, ces corps qui s'étreignent, et le baiser, et l'amour humain éperdu et épuisé ? Et si le détail nous obsède, ces membres grêles et gracieux dont l'énergie se tend pour le suprême effort, ces lèvres qui se boivent, ces yeux qui se prennent, ces mains qui se crispent et entrent dans la chair, la chair merveilleuse, transparente, qui vibre ! Voyez ces seins aigus et purs, ces croupes élégantes et longues, ces ventres palpitants, milliers de fleurs d'aromes subtils et affolants, ces cuisses féminines, nerveuses et polies... Rodin est le plus vrai des sculpteurs, étant le plus sensuel, le plus charnel, le plus fervent d'amours désespérées et totales ! »

16. Il s'agit de sa première « Lettre à Angèle ».

ge ¹⁶, et, devant la leur porter mardi matin, je n'ai plus eu lundi que du temps pour la faire. Je pars dans quelques jours pour La Roque et suis trop inquiété par certains « pourparlers » au sujet de ma pièce ¹⁷ pour pouvoir vous proposer un rendez-vous ; mais vers le 22, je serai de nouveau à Paris et pense bien que l'un ou l'autre alors, nous trouverons le temps de nous voir.

Veuillez, je vous prie, présenter mes hommages à Madame Fontainas et me croire très cordialement votre

André Gide.

Merci du billet.

16. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 6 juillet 1898.

Mon cher Gide,

Depuis le jour où j'ai trouvé chez moi votre carte de visite, je me propose de venir sonner à votre porte : mais des devoirs administratifs m'en ont, jusqu'à ce jour, détourné et je ne vois pas, avant quelque temps encore, l'occasion probable de me libérer de bonne heure.

J'aurais tant aimé vous dire combien vos fragments de Saül, dans La Revue blanche, m'ont frappé par leur grandeur tumultueuse, héroïque à la fois et familière. Il me tarde de connaître tout le drame. Il doit être d'une étrange audace de nouveauté et de puissance, d'après le peu que vous nous en avez livré.

Tout de même, je l'espère, à bientôt : comme le boulevard Raspail est loin de moi !

À vous,

André Fontainas.

17. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

La Roque-Baignard, 10 octobre 1898.

Mon cher Fontainas,

16. Il s'agit de sa première « Lettre à Angèle ».

17. *Saül*, drame en cinq actes. Avant de paraître au Mercure de France en 1903, *Saül* fut publié dans *La Revue blanche* du 15 juin 1898 (actes III, IV et V). Gide aurait souhaité que sa pièce fût montée au Théâtre de l'Œuvre.

André



AUGUSTE RODIN
Le Monument de Balzac (1891-1897)
(Bronze)

*Je me désole d'avoir attendu pour vous écrire un service*¹⁸ *à vous demander ; mais les intérêts de Charles Lacoste importent plus ici que ces regrets personnels et le dévouement que je vous sais pour la bonne cause artistique me fait avoir l'indiscrétion de cette demande :*

*Pouvez-vous vous charger du placement de cette douzaine de cartes ? J'ai pensé que l'affaire Rodin et la pratique des expositions particulières vous mettait plus à même qu'aucun autre de mes amis, de faire tomber ces cartes d'entrée en les mains des amateurs, critiques, artistes les plus attentifs, etc... moi je n'en connais presque aucun et ne puis même trouver, à la campagne où je suis encore, les adresses à ajouter à ces 7 noms : Charles Morice, Maeterlinck, Mockel, Muhlfeld, Roger Marx, Quillard, Ranson. Puis-je vous demander de vous charger (entre autres) de ces 7 envois. Je ne me dissimule pas l'ennui que je vous cause et n'agis ainsi que parce que je suis convaincu que vous voudriez bien en agir de même avec moi le jour où je pourrais vous rendre quelque service. Lacoste compte sur cette exposition ; elle est pour lui d'une importance vitale ; c'est à ce titre surtout que je vous en parle, car si je connais la valeur morale de Lacoste, sa valeur artistique n'a pu m'être révélée par les deux ou trois esquisses que j'ai vues de lui. Je me réjouis de voir son exposition en rentrant à Paris vers le milieu du mois*¹⁹.

*Si je ne devais vous retrouver prochainement, je vous parlerais de moi quelque peu, mais que vous dire, sinon que je recueille ces dernières heures de tranquillité pour achever un Philoctète à l'île du Diable qui sera de la plus belle portée*²⁰.

18. Sic.

19. Gide s'emploie à assurer le succès de l'exposition du peintre Charles Lacoste, ami de Francis Jammes, au Salon des Cent, rue Bonaparte, à Paris. Il ira jusqu'à en parler dans sa quatrième « Lettre à Angèle » (*L'Ermilage*, novembre 1898, passage non recueilli), écrivant : « Profitez-en pour voir l'exposition de Lacoste ; des scrupules artistiques m'empêchent d'en parler sans l'avoir vue ; je le regrette ; mais vous, ne manquez pas de m'en parler... » Claude Martin (*La Maturité d'André Gide*, p. 349) note que Gide lui-même adresse du château de La Roche des cartes d'invitation à Cremnitz, Lorrain, Vielé-Griffin, Osbert, Chauvin, Davray... À noter que Charles Lacoste a fait l'objet d'une importante rétrospective, il y a une douzaine d'années, à la Mairie du XVI^e arrondissement de Paris.

20. *Philoctète*, commencé en Engadine en 1894, sera terminé au cours de l'été 1898 et paraîtra dans le n^o de décembre 1898 de *La Revue blanche*, avant d'être édité au Mercure de France en 1899 avec *Le Traité du Narcisse*, *La Tentative amoureuse* et *El Hadj*. Drame sans l'être, différentes interprétations en ont été données en plus de celle de la légende grecque traitée par Sophocle. Rappelons-en le thème : Philoctète, guerrier grec qui participait à la Guerre de Troie,

Au revoir, cher Ami, merci d'avance ; veuillez présenter mes hommages les plus gracieux à Madame Fontainas et croire à toute ma cordialité reconnaissante.

André Gide.

18. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 17 octobre 98.

Mon cher Gide,

Rentré de Hollande et de Belgique, je n'ai pas encore vu l'exposition de Charles Lacoste, mais vous avez bien fait de vous adresser à moi : vous êtes, vous le savez, pour le talent comme pour le caractère, l'un des hommes de notre génération pour qui j'ai la plus fervente estime. C'est pour vous dire que j'ai le plus vif désir de vous être, fût-ce en une aussi petite chose, agréable. Je ne reprends ma chronique du Mercure qu'au n° prochain ; vous me ferez crédit jusque-là ; j'espère ?

Les envois de cartes seront faits dès demain ; je compléterai celles des adresses qui me manquent chez Vallette. À mon grand regret, je ne puis rien envoyer à Charles Morice, vis-à-vis duquel je vis en état de... paix armée.

Que vous êtes heureux de travailler constamment à une chère besogne et de mener à bonne fin les projets de longue haleine qui vous sont chers ! Je me souviens de ce que vous m'avez dit autrefois de votre Philoctète et j'attends une œuvre très haute, d'une emphase savante et splendide. Quant à moi, je nourris toujours à la fois 20 projets et ne m'attache avec obstination à aucun ; je ne travaille pas. C'est pour cela d'ailleurs que j'ai tenu à faire une chronique mensuelle (à peu près) qui du moins m'oblige à fixer sur un sujet mes idées périodiquement ²¹.

Actuellement je me satisfais, sans plus, à savourer la joie éblouissante d'avoir vu l'exposition des Rembrandt réunis à Amsterdam. Sur 123, il y en a plus de cent merveilleux, et dix dont on ne peut se douter, même à Paris, Londres, Dresde ni Cassel !

J'ai vu à Bruxelles Eekhoud ²² : c'est-à-dire qu'il y fut parlé de vous,

est mordu par un serpent ; il est abandonné à lui-même avant d'être guéri par Machaon. Il prendra part aux derniers combats de Troie et tuera Pâris.

21. *Au Mercure de France.*

22. Georges Eekhoud (1856-1927), poète et romancier belge. Il est notamment l'auteur du *Cycle patibulaire* (1892) et d'*Escal-Vigor* qui lui vaudra, en

vous, dont une lettre récente l'avait enchanté. Je ne lis pas Nietzsche, grâce aux dieux ! et vous-même ?

Croyez-moi, mon cher Gide, votre bien sincèrement dévoué.

André Fontainas.

19. — ANDRÉ GIDE À ANDRÉ FONTAINAS

Oct. 98.

*La Roque-Baignard,
par Cambremer,
Calvados.*

Votre lettre me touche beaucoup, cher Ami ; il semble presque que vous me remerciez de vous avoir procuré cet ennui, et vous le faites d'une manière si charmante que je ne puis me retenir de vous demander aussitôt quelque chose :

Quand finit l'exposition d'Amsterdam ?... Vous qui en venez devez savoir cela.

Des occupations dites « de famille » m'ont retenu jusqu'à ce jour. Mais je meurs d'envie de voir ces Rembrandt, votre lettre active mes désirs ; j'y cours... Est-ce pour trouver musée clos ? Oh ! je vous en prie, renseignez-moi bien vite — aussitôt à l'adresse que j'indique ci-dessus et qui n'est plus la mienne que pour trois jours : juste le temps de recevoir votre réponse.

Et à Paris j'aurai le plaisir de parler avec vous d'Amsterdam.

Le facteur part — si je le manque tout est perdu.

Je suis votre ami

André Gide.

1900, un procès pour outrages aux bonnes mœurs. Sa *Nouvelle Carthage* sera traduite en sept langues. Très lié aux milieux symbolistes, Eekhoud fut présenté à Gide par Ruyters. Leurs relations devaient se poursuivre jusque vers 1910 (v. la *Correspondance* Gide—Ruyters et l'excellent article de Mirande Lucien dans le *BAAG* de janvier 1993). Pour Fontainas, « ce qui est particulier à M. G. Eekhoud, c'est de s'être servi d'un décor de paysage étroit et fruste, de caractères locaux, de campagnards encore à demi sauvages pour proclamer des idées de suprême solidarité humaine, pour dégager de la chaîne des préjugés et des lois l'homme universel » (*Mercure de France*, juillet 1896, pp. 49-54).

P.-Sc. Recommandez-vous un hôtel à Amsterdam ? Voilà 10 ans que je n'y suis allé.

20. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 22 octobre 98.

Je me hâte de vous répondre brièvement, mon cher Gide. L'exposition Rembrandt est ouverte jusqu'au 31 octobre. Vous y verrez des œuvres déconcertantes et prodigieuses, vous y verrez l'histoire logique et précise du développement d'un génie. Car cet homme extraordinaire qui, dès les premières années, montra un talent volontaire, énorme, original, se cherche toute sa vie pour ne donner que les dernières années de son existence ce qu'il avait voulu, complètement. Rappelez-vous du Louvre la Vénus et l'Amour, le Saint Matthieu, vous en aurez quelque idée, inférieure à ce que vous découvrirez là-bas : l'Homère ou l'Esther, ou la Vieille Femme qui est placée sur le même panneau que l'Homère, un peu au delà. Remarquez que je ne veux pas dissimuler les œuvres de la première époque (dont la Leçon d'anatomie de La Haye, en Hollande, constitue le chef-d'œuvre), ni de l'époque intermédiaire : vous en verrez là-bas des spécimens inouïs et splendides, outre ceux que vous connaissez. Mais l'œuvre de la dernière période !! c'est Beethoven dans ses derniers quatuors. Vous verrez le peintre, d'un simple procédé pictural, tirer les effets les plus inattendus, les plus profonds, par l'aide simple d'un développement logique, assidu, poussé, si vous voulez, à ses extrêmes limites et jusqu'à se faire, à soi-même, contraste pour se retrouver encore et renaître tel qu'il fut au point de départ.

Mais je bafouille, pardonnez-moi. Ô Gide, allez à Amsterdam, n'y manquez pas ; ne vous laissez pas détourner par la sotte rumeur en faveur ici, qu'il y a là beaucoup de faux Rembrandt. Il y en a, à coup sûr, quelques-uns, très peu je crois. Cela ne change rien à l'ensemble (124 toiles, 200 dessins au moins), et s'il y a des attributions douteuses, qu'importe, si elles ne portent pas sur des œuvres indignes du Maître, qui contrariaient ou démentent son art personnel ? Vous trouverez là, je pense, un motif d'exaltation unique, comparable, si l'on ne tient compte de la différence de valeur des deux artistes, à l'enthousiasme d'ordre si spécial et si plein que l'on peut éprouver à Saint-Quentin, dans cet exquis musée qu'habite le seul La Tour, bien plus considérable, cela va sans dire.

Pour un hôtel, je me suis très bien trouvé dans le Rembrandt Hotel,

Rembrandt Plein, très modeste, très propre ²³.

Votre bien dévoué

André Fontainas.

21. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Paris, 24 déc. 98.

Cher Fontainas,

Je vous remercie de votre lettre et j'accepte avec grand plaisir ce que vous m'y proposez. De toutes façons je comptais vous voir ce lundi soir puisque vous m'aviez dit que vous receviez ce soir-là, mais en allant dîner avec vous, la soirée plus longue et préparée sera plus agréable encore. Ma femme est très sensible à l'aimable invitation de Madame Fontainas et regrette de ne pouvoir m'accompagner. Mais sa sœur arrive d'Alençon pour la voir, précisément ce soir-là, trop souffrante encore pour que ma femme veuille la laisser seule. Elle regretterait plus cet empêchement si elle ne pensait trouver vite une nouvelle occasion de connaître et Madame Fontainas et vous.

Au revoir. Merci encore.

Croyez-moi bien cordialement votre

André Gide.

23. L'exposition était organisée à l'occasion des fêtes du couronnement de la reine Wilhelmine ; un pavillon fut spécialement érigé pour abriter l'œuvre du peintre. Il fait toujours partie du Rijksmuseum d'Amsterdam. André Fontainas rendit compte en termes lyriques de cette exposition, dans un article de quatorze pages qui parut dans le *Mercur de France* de janvier 1899. « La grande fête, éteinte avec le flamboiement suprême d'un été qui se survit, projette sa durable splendeur de souvenir vivace : le culte discret et unanime d'une puissance par la pensée formidable parmi les hommes, a été, avec des soins pieux et toute la ferveur, célébré à Amsterdam. » « Rembrandt, continue-t-il, n'a pas été le peintre innocent et facile des simulacres de son temps. Il ramassait la boue, on l'a bien dit quant à sa couleur, il en créait de la lumière. Il feignait de s'appliquer à un portrait, il creusait à chaque fois, aux rêveries éperdues de l'homme sensible, une mer chanteuse de visions où se fondre parmi l'extase... »

Finalement, Gide n'ira pas à Amsterdam.

22. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 11 juillet [1899].

Mon cher Gide,

Depuis que j'ai lu vos deux nouveaux volumes, je veux vous écrire et vous dire la profonde impression qu'ils m'ont faite. Mais je cherche en vain comment m'y prendre : je ne parviens pas à analyser, de façon qui me satisfasse. Je sais, j'ai senti que vous avez mieux que tout autre de notre génération la grande faculté de penser abstraitement, de traduire par des images vivantes votre pensée, sans l'annuler ou la brouiller. On se rend bien compte de sa continuelle présence même lorsque s'éveille un pur rythme de beauté en apparence plus concrète. Mais vous avez rêvé au départ, et la matière fleurie de votre rêve anime nécessairement l'évocation sous votre plume des ondes du sable stérile ou de la fraîcheur des oasis. J'aime *El Hadj*, vous le voyez, pour ses grandioses paysages, comme pour le souffle de sagesse vraie qui le soutient²⁴. J'aime aussi votre *Philoctète*, ce traité, puisque vous tenez à ce sous-titre, si précis et, laissez-moi dire, si pur dans sa forme si expressive de dialogue, où vous avez pu cette chose rare, rappeler la tradition hellénique, comme vous l'avez voulu, sans descendre à un pastiche misérable, à une parodie ! Je ne vous parlerai pas des deux autres traités, vous saviez déjà quel cas j'en fais, en somme c'est à les lire qu'est née toute l'estime, toute l'admiration que vous savez que je vous porte. Mais réunis aux deux plus récents ils prennent de ce rapprochement une signification plus certaine, et vous avez bien fait de publier ce recueil où se résume, en définitive, je crois, toute l'intégrité éloquente et audacieuse de vos pensées.

Mais que vous dire enfin de *Prométhée* mal enchaîné ? À la première lecture, je me suis laissé prendre au seul amusement de la fabulation, j'ai lu comme en des heures lasses on peut, pour se distraire, prendre *Candide* ou le *Hamlet* de Laforge²⁵. Je ne veux pas dire qu'il y ait res-

24. Composé sur un mode incantatoire, *El Hadj* ou le traité du faux prophète exalte en effet les beautés du désert qui se couvre de mirages : « ... rien [...] n'était pour nous [...] plus décevant, dit le héros, que ces mirages. Parfois, dès l'aube, nous marchions vers eux, et jusqu'au soir, pour nous désoler de les voir, d'abord lentement écartés, dans l'effacement du soleil, se dissoudre. » (*Romans, récits...*, p. 351). *El Hadj*, sorte de conte oriental qui a pu s'inspirer d'un fait divers de l'époque, laisse deviner les tendances homosexuelles de son auteur.

25. Jules Laforge, référence des poètes de l'époque et de Gide qui écrivait à Valéry, le 29 juin 1891 : « Vous me parlez de Laforge, quel bonheur si vous y venez ! Comme je l'aime Laforge ! J'en lis tous les jours. » (Gide—Valéry, *Correspondance*, p. 106).

semblance entre les trois œuvres, mais la qualité du plaisir distraitement éprouvé peut être parfois de même nature. Enfin, j'ai relu, et lu à haute voix aussi, vous savez poser des problèmes moraux et votre ironie en fait délicieusement ressortir ce qu'il y a de ridicule à se prononcer, comme nous faisons toujours, d'une façon irréductible, absolue, sans tempérament, comme nous étalons une sotte ingénuité, comme, certains, nous agissons inconsidérément, parce que justement nous nous sommes établi une règle trop stricte de jugement ou d'action qui ne se peut ployer aux mille circonstances que dictent ou modifient les nécessités de la vie.

Vous voyez, mon cher Gide, à quel point ce que j'ai voulu vous écrire demeure encore imprécis et confus en moi, comme j'ai besoin de vous reprendre et de mieux me retrouver parmi le tourbillon d'idées que vous éveillez en moi. Mais j'ai voulu surtout que vous n'ignoriez pas le haut plaisir intellectuel que vos livres nouveaux, à l'instar des précédents, m'ont procuré, et comme j'aime tout ce qui vient de vous, mon cher Gide, au même point que vous-même.

André Fontainas.

23. — ANDRÉ GIDE À ANDRÉ FONTAINAS

Lamalou-les-Bains, 3 novembre 1899.

Cher Fontainas,

Déjà je voulais vous écrire au sujet de précédents vers que vous aviez donnés dans le Mercure. Je ne sais quelle discrétion me retint. Et j'espérais aussi, en rentrant à Paris plutôt ²⁶ que je ne puis hélas le faire, vous dire bien ce que je vous aurais mal écrit.

Mais je lis « Les Îles » et n'attends plus. Votre poème est beau, cher ami, et je vous en remercie, parce que la visionnaire extase qu'il exaspère vint dans ma triste solitude, ici, comme le chœur d'Océanides vers le rocher muet de Prométhée ²⁷.

26. Sic.

27. En 1899, Fontainas publie dans le *Mercure de France* de novembre « Le Désir », dédié à Stuart Merrill, et « Les Îles », dédié à Ferdinand Fontainas. Dans « Les Îles », le poète se laisse griser par l'océan :

Je vivrai d'île en île, ivresse ! où se parfume
L'air superbe de la beauté des sporales ;
Je cueillerai des gemmes et des fruits dans tes bois,
Sicile ! et j'entendrai les amoureuses voix
De tes bergers sur les radieuses collines
Où Théocrite errait et que rêvait Virgile...

Et puis... mais ce serait trop long à dire (question de métrique), il y a des difficultés résolues, des rythmes rompus, sans aucune solution d'art... cela est très beau.

*Au revoir. À bientôt je souhaite. Croyez à toute ma sympathie.
Je suis cordialement votre*

André Gide.

24. — ANDRÉ GIDE À ANDRÉ FONTAINAS

Début Déc. 99.

Cher Fontainas,

Ducoté m'a écrit une lettre désolée, me communique votre lettre irritée²⁸, et, comme je me sens un peu responsable de votre légitime plainte, votre ennui s'ajoute au mien et je me sens le plus gêné des trois.

Sans un brusque voyage à Bruxelles²⁹, je serais venu vous voir, vous aurais remercié de vos vers, en poète et ami, et comme je m'étais promis de le faire, plutôt que de vous écrire à nouveau comme je venais déjà de le faire — et j'eusse pu vous expliquer de vive voix comment, les vers du premier supplément de L'Ermitage, vers tout jeunes, se trouvant surchargés de dédicaces aux collaborateurs attirés de notre petite revue, j'avais, moi le premier, demandé qu'on les supprimât toutes. Quand, avec le second supplément, viennent vos vers, Ducoté me les tendit sans me rien dire : je fus ému, mais dû faire le Manlius ; comment arguer

Gide suit une cure de trois semaines à Lamalou-les-Bains. Il écrit à Henri Ghéon qu'il a « d'abord pensé crever d'ennui » et que « le premier et le plus sûr effet de ces bains, c'est de vous rendre stupide » (17 oct. 1899). Et Ghéon — qui pourtant ne suit pas de cure — lui répond : « Je suis abruti et ne sais que te dire. » Le 27 octobre, Gide ajoute : « Autant ne plus parler de ces heures abominables. De loin je jalousais tes moindres heures ; je pensais : lui au moins, il travaille ; il se promène au Louvre ; il va chez son ami Griffin... » (Ghéon—Gide, *Correspondance*, pp. 252-6.)

28. Voici cette lettre : « Paris, 4 déc. 1899. / Cher Monsieur, / Pourquoi mon titre est-il tronqué, ou plutôt débarrassé d'une offre dédicatoire qui l'accompagnait à André Gide ? J'ai été surpris de ne pas la retrouver, alors qu'elle figurerait encore sur l'épreuve. / J'y tenais énormément. Je pensais L'Ermitage plus scrupuleux à maintenir les intentions des collaborateurs. / Voudriez-vous, cher Monsieur, m'expliquer cet étrange procédé, et n'en pas moins croire à la sincère expression de mon estime confraternelle ? / André Fontainas. »

29. Gide séjourne à Bruxelles du 5 au 8 décembre 1899.

*que votre dédicace me touchait plus que d'autres ? C'est de ma propre main que je la supprimai ; et ce qui m'armait aussi bien d'une vertu cornélienne, c'est de sentir vos vers durables plus qu'un numéro de L'Ermitage, l'espoir de les revoir bientôt sans coupure, c'est-à-dire avec l'amical rappel du nom d'un qui sut aimer vous et vos vers*³⁰.

Voilà ce que je ne vous écrivis pas aussitôt, parce que j'espérais pouvoir venir vous le dire. Quel mauvais calcul je fis là ! Cher ami je vous supplie de ne m'en point vouloir, mais de vous dire que s'il faut en vouloir à quelqu'un, c'est à moi. Non à ce pauvre Ducoté qui n'y fut en rien responsable. Croyez-moi plein de regrets pour cette sottise histoire, plein de reconnaissance pour vos vers, plein d'amitié pour vous.

Votre

André Gide.

25. — ANDRÉ FONTAINAS À ANDRÉ GIDE

Paris, 10 déc. 99.

Oh ! mon cher Gide, je l'ai écrit déjà à Ducoté, je vous le répète : je suis profondément désolé de la lettre que je lui adressée, ce mécontentement est stupide, et vous me dites que ma lettre était irritée ! Moi qui ne me souviens plus des termes que j'ai employés. Vraiment ? Ai-je blessé Ducoté ? Voulez-vous, mon cher Gide, intercéder pour qu'il agrée mes excuses. Je voulais tant que vous receviez un témoignage de mon admiration et de mon amitié. J'ai été fort ennuyé lorsque j'ai cru que par négligence il avait été supprimé sans que vous vous en doutiez ! Vous

30. Il s'agit de « Cinq petits poèmes de la mer et du vent » que Fontainas publie dans *L'Ermitage* et qu'il avait dédiés à André Gide. En voici les derniers vers :

Le fleuve même est taciturne
 Parmi ses rives et les roseaux,
 Des fleurs y tombent l'une après l'autre ;
 Heures suaves et taciturnes
 La vie est calme après des eaux
 On s'émerveille, ma sœur,
 Des heures, des eaux et des soirs de bonheur
 De nous sourire en l'éclair tendre de tes yeux.

Les cinq poèmes figureront avec la dédicace à André Gide dans *Le Jardin des îles claires* publié au Mercure de France en 1901 (v. *infra*, lettre de Gide du 22 juin 1901).

l'avez connu, il me suffit, et si ce n'était le reproche injuste que j'ai fait à Ducoté, je me déclarerais satisfait, et plus que satisfait, vous m'avez parlé, encore une fois, avec une amitié si véhémence, mon cher Gide !

Vous ai-je seulement dit toute la joie que m'ont apportée vos félicitations au sujet de mes vers du Mercure ? Je les considère comme les meilleurs que j'ai écrits, mais je suis si peu entouré de gens que cela intéresse, je suis intellectuellement si seul, et d'ailleurs si incertain, que la moindre approbation de quelqu'un comme vous, Gide, que j'aime et que j'admire, vient me reconforter. J'ai pour ceux qui, comme vous, savent vraiment les choses que j'ignore trop, et qui ont vu et ont vécu aussi, qui sentent et qui pensent, comment dirai-je ? une envie presque, un fraternel enthousiasme.

Moi, je suis si poussé par le simple instinct. Parfois je songe qu'il faut que je sois curieusement doué nativement pour avoir pu réaliser certains rêves, peut-être, pas trop mal. Oh ! je ne m'illusionne pas, allez, je vois nettement ce que je vaudrais. Je ne me fais pas humble, mais je n'ai pas en moi la plus petite confiance. Tout est réussite et hasard. Que sais-je ? Qu'ai-je vu ? J'ai seulement rêvé beaucoup (trop peut-être) et malheureusement éprouvé bien des sensations pénibles et profondes dans les années de mon adolescence. Il est vrai que ces sensations, à moi-même je me les cache, avec une jalouse terreur. Je ne les domine pas et n'en tire aucun profit...

Mais que vais-je vous raconter là ? Je suis absurde, excusez-moi. J'en reviens au malentendu stupide que j'ai créé et qui motive cette lettre. Instantanément je désire que Ducoté ne me garde aucune rancune de ce qui s'est passé. Je le regrette sincèrement. Je vous prie de le lui bien assurer.

Bien cordialement à vous, mon cher ami.

André Fontainas.

26. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Lamalou-les-Bains, 4 mai 1901.

Cher Ami,

J'apprends votre triste deuil et suis bien affectueusement et tristement avec vous ³¹. Veuillez exprimer à Madame Fontainas ma sympathie et celle de ma femme.

31. André Fontainas venait de perdre son père, Charles Fontainas, décédé à Paris.

Votre cordialement

André Gide.

Et merci de votre bonne lettre de l'autre jour.

27. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 10 mai 1901.

4, rue de l'Alboni (XVI^e).

Mon cher Gide,

J'ai été d'autant plus heureux d'applaudir et d'assister à votre beau succès, que je m'étais, à la lecture, complètement mépris ³².

Certes la construction du drame me paraissait, comme elle est, solide, raisonnée, irréprochable. Mais j'avais été surpris par le ton familier du dialogue ; où était une aisance calculée et efficace, j'avais trouvé de la sécheresse !

La représentation d'hier m'a entièrement changé ; j'ai compris, et je vous apporte ma sincère et amicale louange.

Actuellement, nous avons donc un vrai théâtre, complet et très beau. C'est vous qui nous l'apportez.

À quand Saül ?

Bien affectueusement votre

André Fontainas.

28. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Cuverville, 22 juin 1901.

Cher Fontainas,

Vos vers sont les premiers, cet été, dont ma rêverie enfin tranquille et libérée s'accompagne ; vous êtes avec moi depuis deux jours, en Normandie ; dans l'ombre épaisse et la « fraîcheur des herbes », je vous lis ³³.

Et, loin des foules et des villes et des vains bruits et des secousses stériles où toute ma vie apparaît en exil, je me libère vers vos îles de si-

32. *Le Roi Candaule*, drame en trois actes, a été joué au Nouveau-Théâtre le 9 mai 1901 par Lugné-Poë, qui tient le rôle de Candaule, Édouard de Max celui de Gygès. La pièce est publiée aux Éd. de la Revue Blanche, la même année.

33. *Le Jardin des îles claires*, Paris : Mercure de France, 1901 (repris dans *La Nef désarmée*, Bruxelles : Éd. de la Libre Esthétique, 1902).

lence. Et de même que ma pensée vint à vous, hier, lorsque vous composiez cinq de vos plus délicats poèmes ³⁴, ainsi que me le fait savoir votre très amicale dédicace, — votre émotion d'hier vient se joindre aujourd'hui à tout ce que mon rêve a de plus tendrement musical et d'exquis, ma passion de plus sonore.

Je commençais pour vous une autre lettre où j'indiquais dans votre livre mes « préférences » (pour l'excellent Octobre ³⁵ par exemple, où je voudrais uniquement remplacer « rauque corne », et où pourtant le 5^e vers avant la fin m'étonne de son pied manquant ³⁶ (?)). Mais je sais trop que ce que je préfère aujourd'hui n'est pas toujours ce que je préférerai demain, et que votre livre n'est pas de ceux qui livrent et laissent épuiser leur parfum en trois jours.

Aussi bien si je cesse de vous écrire à présent, c'est pour recommencer de vous lire.

Merci de votre dédicace et de ce livre tout entier.

Votre amicalement

André Gide.

29. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 27 avril 1902.

Mon cher Gide,

Hier, notre ami V. Rysselberghe m'a exposé les difficultés qui vous préoccupaient au sujet de votre ami Ghéon. Il s'agit de lui trouver, m'a-t-il dit, une situation administrative à la Ville de Paris. Comme le mieux serait d'avoir un but déterminé, il me semble (et Théo m'approuve) que

34. « Cinq petits poèmes de la mer et du vent » : I. Fraîcheurs des herbes, II. La mer à peine, III. Le geste du vent, IV. Accoudé parmi les fleurs, V. La vie est calme.

35. « Octobre » débute ainsi :

Une fleur de laurier persiste au jour morne.
Cueille-la. Le vent dur a fauché la falaise,
L'automne brusque accourt sur la mer. Rauque corne
Le souffle, à l'horizon, de la saison mauvaise.

36. Les cinq derniers vers sont les suivants :

Tous deux, toi, ma sœur, et moi ; ton inlassable
Tendresse, et ta beauté ! — l'hiver vient et l'automne
Va fuir. Voici le temps où le vent rôde et tonne,
Le froid rugueux rampe vers nous, et la falaise
Nous secoue et nous chasse, et la mer est mauvaise.

*vous pourriez essayer de lui faire avoir la même situation que celle que j'occupe : c'est la sinécure la plus tranquille qu'on puisse rêver*³⁷.

Je suis, vous le savez sans doute, depuis 7 ans, receveur d'octroi. Les places (au nombre d'une trentaine) sont attribuées suivant les vacances (fréquentes, étant donné le 1^{er} mode de recrutement) : trois à de vieux gabelous qui améliorent en 2 ou 3 ans leur pension de retraite (après quoi, ils disparaissent), et la 4^e au choix absolu du Préfet de la Seine, sans aucune condition autre que la nationalité, l'âge de 21 ans et le cautionnement qui est, au début, de 6 000 frs je crois exactement. Le traitement de début est de 4 000 frs. La besogne est d'un pur contrôle de comptabilité et de caisse, qu'on parvient, au bout de fort peu de temps, à terminer en moins d'une demi-heure par jour. On a 2 ou 3 jours par mois de travail en plus, et une dizaine d'inspections de caisse, vérifications d'écritures (par an) auxquelles il faut bien assister, la journée entière. Et c'est tout. Par exemple, on est responsable de « toute erreur, soustraction de denier, etc., qu'elles soient ou non de votre chef ». Res-

37. Médecin à Bray-sur-Seine, Ghéon voit sa clientèle fondre comme neige au soleil. C'est la raison pour laquelle ses amis cherchent à lui trouver une situation à Paris. Différentes lettres de la correspondance Gide—Ghéon se font écho de ce projet. En mars-avril 1902, Ghéon avoue qu'un poste à l'Octroi de la Ville de Paris ne serait pas pour lui déplaire, d'autant que Gide lui a transmis la lettre de Fontainas et que celui-ci indique que l'on peut gagner de 4 à 6 000 frs par mois et que, après un certain entraînement, on peut expédier le travail en une demi-heure ! Pour appuyer la candidature de Ghéon, on parle de faire intervenir Adrien Mithouard, poète et conseiller municipal de Paris, puis Mme Berthelot, lorsqu'on apprend le décès d'un employé auquel pourrait succéder Ghéon. Ce dernier se demande même si finalement — le travail étant peu astreignant — il ne pourrait pas cumuler un poste de médecin avec un emploi à l'Octroi. Mais est-ce compatible ? C'est pourquoi, en mai 1902, Gide dit à Ghéon : « J'irai voir Fontainas pour lui demander plus délicatement que je ne puis le faire par lettre ce que tu voudrais savoir au sujet du cumul possible. Patientie. »

À différentes reprises, on s'adressera à Ernest Vallé, un nom que mentionnent plusieurs ouvrages sans autres précisions. Ernest Vallé (1845-1921) naquit à Avize, près d'Épernay. D'abord avocat à Paris, il se lance dans la politique et se fait élire député d'Épernay en 1889 ; il sera réélu en 1893. Rapporteur général de la Commission d'enquête sur l'affaire de Panama, il fera adopter ses conclusions à l'unanimité par la Chambre des Députés. Sous-secrétaire d'État au Ministère de l'Intérieur en 1898, il est élu sénateur de la Marne la même année. On le retrouve Garde des Sceaux dans le ministère Combes, à l'époque (1904) où la Cour de Cassation fut saisie d'une nouvelle demande de l'affaire Dreyfus.

Concernant Ghéon, précisons que, ayant pu reprendre la clientèle d'un autre médecin, il restera à Bray.

ponsabilité à peu près illusoire : personnel d'une probité à peu près irréprochable, dévoué, sûr. En 7 ans, j'ai perdu environ 40 frs ! Cependant, une circonstance peut se produire où elle serait sérieuse et grave... mais les faits analogues sont d'une rareté invraisemblable.

Droit à 30 jours de congé par an, pas de chef, liberté d'aller au bureau à l'heure qu'on veut, etc...

Je ne dois pas cacher qu'une fois entré, je crois, vu la réforme des droits d'octroi, suppression des vins, etc., que l'avancement assez rapide de 4 000 à 4 500, à 5 000 et peut-être 6 000, serait sans doute très lent ensuite à 7 000, 8 000, 9 et 10 000.

Tout dépend, je vous le répète, du Préfet de la Seine qui nomme absolument qui il veut. Vous avez, sans doute, des relations plus ou moins directes avec lui ? ou vous pouvez les avoir ?

Un appui de conseiller municipal, bien choisi, naturellement peut être excellent... je crois qu'il vaut mieux éviter les nationalistes comme appui auprès de M. de Selves ; rechercher, par exemple, Froment Meurice (s'il est encore du Conseil ?), ancien rapporteur du budget de l'Octroi. Le monde protestant peut être influent aussi, voyez.

En tous cas, voyez là, mon cher Gide, le désir que j'ai de vous être agréable ainsi qu'à Rysselberghe, avec la conviction que — si des nominations trop nombreuses ne sont pas promises par le Préfet ou réservées à des candidats malheureux aux élections d'aujourd'hui — il peut y avoir là la meilleure voie à suivre pour assurer la tranquillité et la subsistance à votre ami Ghéon.

Tout votre

André Fontainas.

30. — ANDRÉ GIDE À ANDRÉ FONTAINAS

*Cuverville, lundi matin.
[fin avril 1902.]*

Quelle excellente lettre vous m'écrivez, cher Fontainas ! et combien propre à relever Ghéon de son triste découragement ! Je la lui communique aussitôt, avant que d'imprudentes démarches n'aient été tentées dans un autre sens. Et merci de vos indications précieuses ; nous allons donc tâcher d'agir diplomatiquement.

Je suis votre très reconnaissant ami

André Gide.

31. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 18 juin 1902.

Mon cher Gide,

Je termine à l'instant la lecture de *L'Immoraliste*, et je demeure, de l'avoir lu à peu près d'une haleine, dans une stupeur cependant émerveillée³⁸.

Assurément nul comme vous ne conduit les épisodes d'un drame intérieur et ne nous le révèle peu à peu par l'enchaînement de larges phrases en quelque sorte savoureuses autant qu'elles sont chantantes et précises. Mais c'est ce qui est la moelle même du récit qui m'arrête par une étrangeté déconcertante. J'avoue que je suis très surpris de voir un homme non plus borné par les livres où il s'enfonce, non plus énervé des poussières débilitantes du savoir, non plus même neurasthénique ou souffrant dans sa chair, s'éveiller à la vie, s'attacher à la vie, rayonner, respirer de la manière que vous dites !

Est-ce antipathique à ma nature ? Cela, surtout, je pense ! Mais quoi ! je comprendrais, me semble-t-il, son émerveillement, sa passion si elle était largement épanouie en belle ardeur sensuelle, et non glissante, hésitante, un peu inquiète. Il n'est pas de remords, il n'est pas d'égoïsme dans un réveil de la nature. Comment Michel ne cherche-t-il pas à entraîner, puisqu'il l'aime, Marceline dans sa joie, à la lui inoculer, à la faire s'épanouir avec lui par les mêmes spectacles, la même félicité, surtout lorsqu'il a compris qu'elle se meurt d'être délaissée !

Vous voyez que je ne vous cherche pas une querelle moralisatrice, il s'en faut ! Mais je crois qu'il y a une différence encore singulière entre nos façons de concevoir les sentiments. Vous êtes, comme vous le signalez vous-même, d'éducation profondément protestante. Vous vous êtes

38. Fontainas a reçu un exemplaire de l'édition originale (mai 1902) de *L'Immoraliste*. Bien entendu, il en admire le déroulement rigoureux et le style ; ce qui le choque, c'est l'attitude de Michel, le héros, à l'égard de Marceline, celle qu'il aime et qu'il n'en abandonne pas moins à son sort funeste ; et l'immoralisme du héros, même si c'est le thème de l'ouvrage. En outre, Fontainas rapproche volontiers Gide de ses héros. Et à ses yeux, il a beau se dire dégagé de l'empreinte de son éducation puritaine, chacun de ses actes, chacune de ses pensées en rappelle le souvenir alors que lui, Fontainas, ne sait rien — dit-il — d'aucune morale qu'elle soit païenne ou chrétienne. Si Gide est immoral, lui se sent amoral, indifférent même aux prescriptions morales ; il n'a pas le réflexe de la moralité. Il respecte, sans se poser de questions, « le convenu, l'admis, le louable ». C'est là un dialogue de sourds qui se répétera avec *La Porte étroite* et le *Dostoïevsky* de Gide.

dégagé de son emprise ; mais cependant votre esprit en conserve le souvenir, et vous vous comparez, dans chacun de vos actes, dans chacune de vos pensées, à celui que vous auriez été (ou, peut-être, que vous avez été) sous l'influence de cette éducation. Moi je ne sais rien d'aucune morale ni païenne, ni surtout chrétienne. Mes actes, mes gestes, mes pensées lui sont-ils conformes ou non ? jamais je ne m'en suis soucié ; j'ignore cette préoccupation. Aussi, tandis que je suis amoral, vous pouvez vous dire immoraliste, et je comprends malaisément ce besoin, non tant de confession que d'explication, de comparaison de vos pensées et de vos gestes (ou ceux des protagonistes de vos livres) avec ce qui peut être, chez la plupart de nos contemporains, le convenu, l'admis, le louable.

Je m'explique fort mal, et tout cela est bien vain. Mais je tiens surtout à ce que vous compreniez bien que je n'en goûte pas moins avec ferveur tout ce que vous écrivez, que vous m'apparaissiez un peu comme une figure très spéciale d'humanité, très sincère et admirablement instinctive, que vous êtes, de plus, à mes yeux, un des plus sûrs écrivains de cette génération qui en compte de si nombreux, et que je vous aime très fraternellement.

André Fontainas.

32. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Paris, 9 février 1903.

Cher Fontainas,

Peut-être aurez-vous appris par quelque autre la maladie de ma femme — qui depuis hier commence à aller mieux ³⁹. *Depuis 10 jours, je n'ai pu trouver un instant pour aller vous voir ; et de plus j'eusse craint d'apporter la rougeole à votre foyer. Je suis moi-même extrêmement fatigué, mais tenais à ce qu'un mot vous dise que si je n'étais pas encore venu, ce n'était par oubli ni par négligence, mais par contrainte et que je*

39. Madeleine Gide souffre d'une violente rougeole. « Moi-même [je suis] très fatigué, excédé par tout ce à quoi je dois tenir tête », écrit Gide ce même 9 février 1903 à Ghéon, lequel lui avait dit, quelques jours auparavant : « Oui, Fontainas m'écrit qu'il y a deux vacances en avril, mais on dit (?) qu'à cette occasion un poste de receveur serait supprimé, et que l'autre reviendrait non au candidat du préfet mais à quelque gabelou professionnel ? Que croire ?... Pour l'Octroi, Vallé a bien marché ; reste Jaurès : je pense que tu t'en inquiètes ? » (Ghéon—Gide, *Correspondance*, p. 496.)

*suis toujours
amicalement votre*

André Gide.

33. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 11 février 1903.

Cher Gide,

Je ne doutais pas que si vous n'étiez venu me voir, c'est que vous en aviez été empêché, et me gardais bien de vous en vouloir, soyez persuadé. D'ailleurs, je me reprochais de toujours vous laisser venir sans aller jamais sonner à votre porte. Mais cette année, j'ai entrepris un long travail suivi auquel je m'attache ⁴⁰. Les interruptions forcées ne sont guère que les moments où il faut bien que je me consacre à mes obligations administratives, quelque légères qu'elles soient. Je ne vois personne, je ne vais nulle part.

Pourtant, il y a quelques jours, notre ami V. Rysselberghe m'avait appris la maladie de Madame Gide, et il a fallu que votre lettre amicale me rappelât la négligence que j'ai mise à vous en demander des nouvelles comme c'était mon intention !

Mon existence se consume en vains projets rarement en acte, si simple soit-il ! Pardonnez-moi, je n'en suis pas moins fervemment votre tout dévoué

André Fontainas.

34. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

4, rue de l'Alboni, XVI^e.

Paris, 4 juillet 1909.

Mon cher Gide,

Je viens, tout d'une haleine, de relire La Porte étroite, dont j'attendais de mois en mois avec anxiété la suite lorsque La Nouvelle Revue Française la publiait. Vous êtes des très rares qui peuvent, en posant haut la tête, se dire : J'ai fait un beau livre ! Vous en avez fait plus d'un, mais celui-ci, je le trouve unique et angoissant. Je n'en connais pas d'autre, de notre temps, qui soit d'un si douloureux désenchantement. « Combien

40. Fontainas travaille à l'Histoire de la Peinture française au XIX^e siècle (1801-1900), qui paraîtra au Mercure de France en 1906.

cette analyse de ma tristesse est dangereuse », a écrit votre Alissa dans son journal ⁴¹. Hélas ! Vraiment il existe donc des âmes si déprises volontairement ou par éducation de la beauté regorgeante de la vie qu'elles puissent ainsi se nourrir et s'exalter de leur propre douleur, en fermant les yeux au monde et à la joie d'autrui ! Aberration étrange, et singulière puissance d'un mot dont le sens même ne saurait être étroitement défini ! Quoi, c'est là la vertu ! Tous ces mots qui tendent à l'édification morale ou religieuse me sont d'une signification si étrangère que je m'étonne toujours quand j'en ai compris sur certains cerveaux l'importance terrible. Mais cela ne serait que bien peu de chose, s'il n'y avait cet art à la fois simple, ample et austère, si rigoureux et si compréhensif, et si sensible enfin que vous avez su mettre au service d'une si subtile et si attentive analyse. Et — car c'est à quoi, vous vous en doutez, je suis toujours sensible avant tout — cette beauté d'une langue si pure, si nette, si précise, si dédaigneuse de l'ornement pittoresque ou facile, qui est comme la surface, à la tombée du soir, miroitante paisiblement des eaux limpides d'un lac ou d'un grand fleuve calme.

J'admire, mon cher Gide, profondément votre nouveau livre, et je suis heureux, en vous remerciant de me l'avoir envoyé, de vous dire la joie sereine et grave que j'ai eue à le lire.

Bien cordialement, je vous serre la main.

André Fontainas.

35. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Paris, 13 janvier 1910.

Soyez béni, mon cher Fontainas, qui permettez à celui qui n'a reçu d'aucun Saint-Esprit le don des langues de pouvoir déguster enfin ces

41. « Journal d'Alissa », 28 mai (*Romans, récits...*, p. 583) : « Combien cette analyse de ma tristesse est dangereuse ! [...] Ce n'est pas par désœuvre-ment, comme je le croyais d'abord, que j'écris, mais par tristesse. La tristesse est un état de péché, que je ne connaissais plus, que je hais, dont je veux décompliquer mon âme. Ce cahier doit m'aider à réobtenir en moi le bonheur. » Admirables et atroces pages de journal d'une âme qu'attire le mysticisme et qui, pour y parvenir, préfère renoncer au monde. Car dans *La Porte étroite* Alissa ne tend pas vers la sainteté, — Dieu seul est saint, au sens réformé du terme, — mais vers un mysticisme. « Mon rêve était monté si haut que tout contentement humain l'eût fait déchoir. J'ai souvent réfléchi à ce qu'eût été notre vie l'un à l'autre ; dès qu'il n'eût plus été parfait, je n'aurais plus pu supporter notre amour... »

*poèmes de Meredith, vers qui je regardais depuis longtemps comme vers un paradis défendu ! Après Keats, c'est certainement celui que vous deviez traduire ; car c'est aussi après Keats, celui que je désirais le plus lire*⁴². Merci. Bien amicalement votre

André Gide.

Excellentes, vos quelques pages liminaires.

36. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

4, rue de l'Alboni, Paris 16^e.
Paris, 15 janvier 1910.

*J'ai reçu, mon cher Gide, vos deux lettres*⁴³, et je suis très heureux d'y sentir l'intérêt que vous avez pris à mon essai de traduction : n'est-ce pas ? qu'on aime ou non Meredith, c'est un cerveau curieux et bien

42. André Fontainas vient de publier *L'Amour moderne* de George Meredith aux Éditions de la Phalange. Le livre est dédié à Henry D. Davray qui, écrit Fontainas, « le premier m'apprit à comprendre et à aimer l'art subtil et radieux de Meredith ». Suit une « Notice du traducteur ».

Fontainas avait publié la traduction de *Cinq poèmes de John Keats* en 1906 (Toulouse : Bibliothèque de Poésie).

George Meredith (1828-1909), poète et romancier anglais très populaire à son époque. *L'Égoïste*, *Richard Feverel* et *Les Comédiens tragiques* sont ses œuvres les plus connues et les plus appréciées. André Ruyters et Henri Ghéon lui consacrèrent des articles dans *La NRF* (juillet 1909 et janvier 1910). C'est l'époque où la France le découvre. En 1921, les Éditions de la NRF inscriront 19 traductions de Meredith à leur catalogue avant que l'auteur ne soit délaissé (signalons cependant une nouvelle traduction des *Comédiens tragiques* qui a paru chez Gallimard en 1993).

Gide appréciait diversement Meredith. En 1918, il lit avec ravissement *The Shaving of Shagpat*, notant dans son *Journal* (25 avril, p. 652) qu'il s'agit d'« un des livres que je jalouse le plus, que je voudrais avoir écrits ! ». La version française du livre devait paraître à la NRF en 1921, sous le titre de *Shagpat rasé*. Six ans plus tard, le 19 novembre 1924 (*ibid.*, p. 795) : « J'achève, par larges lampées, *L'Égoïste*. Je doute si jamais roman m'a plus ennuyé. Avant vingt ans, nos petits-neveux s'étonneront de l'intérêt que certains d'entre nous ont pu y prendre. » Enfin la Petite Dame nous rapporte cette réflexion de Gide, à la date du 31 octobre 1928 : « Meredith n'est décidément pas mon homme ; ça me rejette aussitôt du côté de Fielding et d'autres. J'ai lu maintenant quatre ou cinq fois son *Égoïste* que je trouve carrément surfait. »

43. L'autre lettre n'a pas été conservée.

particulier. C'est en cela avant tout qu'il m'attache. Mais c'est aussi parfois un grand lyrique de sentiment, et vous le verriez si j'avais l'occasion de publier un autre grand poème que j'ai traduit (L'Amour dans la vallée) ; mais où ? Il y a 26 strophes de 8 vers (208 vers), c'est un peu encombrant. Et je ne crois pas que La Nouvelle Revue Française soit disposée à prendre une traduction ; sinon, je vous l'offrirais volontiers pour elle.

Bien cordialement à vous.

André Fontainas.

37. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Paris, 26 janvier 1910.

Mon cher Fontainas,

Excusez-moi de n'avoir pas aussitôt répondu à votre proposition. Non, La NRF n'a aucun parti pris à l'égard des traductions et votre nom joint à celui de Meredith va la tenter beaucoup, je le sais, bien que nous soyons un peu encombrés pour le moment. Certes, je me rends compte que cette traduction ne peut intéresser qu'un public extrêmement restreint ; mais je m'assure que ce public, c'est parmi nos lecteurs que vous le trouverez. Si donc vous n'êtes pas trop pressé (sans doute L'Amour dans la vallée ne pourrait-il paraître avant juin ou juillet, car la place va être fort réduite par l'énorme Hélène de Verhaeren ⁴⁴), vous nous ferez un grand plaisir en nous communiquant le manuscrit.

Bien amicalement votre

André Gide.

38. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Cuverville-en-Caux, 3 juillet 1910.

Cher Ami,

Je communique votre lettre à Jean Schlumberger, qui vous répondra

44. *Hélène de Sparte*, tragédie en quatre actes d'Émile Verhaeren, fut jouée au théâtre du Châtelet en 1912, et « ne paraîtra pas dans la Revue avant d'être publiée par le futur "comptoir d'éditions" », comme le souligne Auguste Anglès dans *André Gide et le premier groupe de la NRF* (Paris : Gallimard, 1978-86), t. I, p. 163.

avec précision⁴⁵ ; mais je puis déjà vous dire que votre Meredith devait passer dans le n° d'août, ainsi que vous le faisiez espérer ma lettre ; ce n'est qu'à grand regret que nous avons dû le remettre encore, à cause d'une très importante traduction de Chesterton que nous a envoyée Claudel, et qui, pour des raisons extra-littéraires, ne pouvait attendre plus longtemps⁴⁶.

Je suis à peu près certain que le Meredith passerait en septembre si vous avez l'obligeance de nous le laisser jusqu'à cette époque. (Nous avons craint de mettre deux traductions anglaises dans le même n°.) Il appartient à Schlumberger de vous fixer. Je serais au regret, croyez-le, si un retard devait nous enlever ce poème, car je me réjouissais de voir votre nom à notre sommaire ; mais sans doute septembre ne sera-t-il pas trop tard, même si vous devez faire paraître vos traductions en volume à la rentrée...

Veuillez présenter mes hommages à Madame Fontainas, et croire à mes sentiments très affectueux.

André Gide.

39. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 3 avril 1914.

J'ai lu, mon cher Ami, avec grand plaisir votre belle et nette traduction de Rabindranath Tagore⁴⁷. J'avais lu en anglais ces poèmes, et j'ai

45. Gide transmet ce même jour la lettre de Fontainas à Schlumberger, en ajoutant : « Vous voudrez donc bien écrire un mot à votre tour à Fontainas. Je serais très heureux de le contenter car Fontainas fait partie d'une constellation, dont nous n'avons pas à souhaiter la copie, mais dont la sympathie peut nous être très précieuse. Vous voyez néanmoins que ma lettre vous laisse une porte de sortie ; mais tout de même, à moins d'une possibilité, et je n'en prévois pas, répondez : Septembre. Mais tout le poème pourra-t-il passer en une fois ? Je crois que cela serait préférable ». (Gide—Schlumberger, *Correspondance*, pp. 292-3.) À noter qu'il ne faut pas confondre *L'Amour moderne* (*Modern Love*) de Meredith, dont la traduction par Fontainas avait paru en janvier 1910 aux Éditions de la Phalange, avec *L'Amour dans la vallée* que publiera La NRF.

46. « Les Paradoxes du Christianisme » de G. K. Chesterton, traduction de Paul Claudel, paraissent dans le n° 20 d'août 1910, et c'est dans le n° suivant, de septembre, que paraîtra la traduction par Fontainas de « L'Amour dans la vallée » (*Love in the Valley*).

47. Rabindranath Tagore (1891-1940), dont Gide traduit *L'Offrande lyrique*

l'impression que vous les rendez avec fidélité ; mais aussi avec le charme et la certitude de tout votre talent. Je n'ai pas, cependant, je dois vous le confesser, pour ce poète un enthousiasme excessif ; son art me paraît fait, le plus souvent, de formules orientales éprouvées depuis longtemps, auxquelles se mêlent quelques admirables découvertes, je le reconnais, mais aussi tout l'ennui, à mon sens, des spéculations métaphysiques les plus creuses et les plus inutiles. J'ai le sentiment sincère que le poète gagnerait prodigieusement à se contrôler, à se limiter, à se concentrer, car il y a véritablement en lui l'âme d'un grand lyrique, — et je

d'anglais en français (Éd. de la NRF, 1913), a reçu le prix Nobel de Littérature en 1913. Entre 1902 et 1910, il voit disparaître sa femme et la plupart des membres de sa famille ; il se retire alors dans la solitude et écrit *L'Offrande lyrique*. Il a beaucoup publié. À titre indicatif, la Foire de Calcutta de 1991 proposait 152 titres de l'auteur en sus de ses œuvres complètes en trente volumes ! Il a été traduit en trente-cinq langues et des centaines d'ouvrages de critiques ont été publiés sur Tagore et son œuvre. La « Tagore-industrie » fait vivre plusieurs centaines de personnes dans le pays du « Sous-Continent ». D'où venait cette prodigieuse créativité ? se demandait Saraju Ejita Barneju dans *Le Monde* du 9 août 1991. « Quel en était le moteur ? Nous savons qu'elle émergeait, continue-t-il, des profondeurs d'une société en inertie, d'un hindouisme devenu obscurantiste, d'un pays campé contre un régime colonial qui fut en même temps sa fenêtre sur le monde. » Il n'est pas surprenant que Gide ait été attiré par *L'Offrande lyrique*. On y retrouve la ferveur des *Nourritures terrestres* et le souffle d'*El Hadj*. « Dans la suite de poèmes... tous les modes plutôt de l'attente sont exprimés, écrit Gide dans l'introduction, et certaines strophes frémissent d'une intime musique qui me fait tour à tour penser à quelques mélodies de Schumann ou à tel aria d'une cantate de Bach. Par instants, il semble presque que l'attente soit amoureuse ; puis aussitôt la voici qui devient mystique éperdument. » Et de reproduire l'un des chants : « Au petit matin, un bruissement a dit que nous allions nous embarquer toi seulement et moi, et qu'aucune âme au monde jamais ne saurait rien de notre pèlerinage sans but et sans fin. / Sur cet océan sans rivages, à ton muet sourire attentif, mes chants s'enfleraient en mélodies, libres comme les vagues, libres de l'entrave des paroles. / N'est-il temps encore ? Que reste-t-il à faire ici ? Vois, le soir est descendu sur la plage et dans la défaillante lumière l'oiseau de mer revole vers son nid. / N'est-il pas temps de lever l'ancre ? Que notre barque avec la dernière lueur du couchant s'évanouisse enfin dans la nuit. » Tagore s'adresse à son dieu comme un poète à sa muse. « Quel est le secret de cette joie frémissante..., quelle est cette vérité qui tout à la fois nourrit l'âme et l'enivre ? », se demande Gide, car « cette joie naît toute naturelle au sentiment de la vie universelle, au sentiment de la participation à cette vie, un sentiment quasi panthéiste. "Mon poète", dit-il à Dieu, ou encore "Maître poète", un maître poète dont il est, lui, dont l'homme est la vivante poésie. »

rêve, devant lui, comme devant tant d'autres, à moins qu'ils possèdent la spontanéité ingénue d'un Verlaine, au prodigieux exemple de conscience qui nous fut donné inoubliablement par Stéphane Mallarmé.

Ce dont je suis heureux par-dessus tout, mon cher Ami, c'est la fidélité de votre souvenir, à laquelle répond, je vous assure, la constance de mes sentiments cordiaux et de ma fraternelle admiration.

André Fontainas.

40. — ANDRÉ GIDE À ANDRÉ FONTAINAS

Cuverville, 14 juin 1914.

Mais certainement, cher Ami !

Je ne suis malheureusement pas à Paris pour choisir avec vous ; c'est donc à vous de décider quel morceau de votre livre est le mieux susceptible de former un tout, capable d'intéresser nos lecteurs ⁴⁸.

Une seule chose m'inquiète : la proximité de la publication de votre ouvrage, en volume ; car nos prochains sommaires sont terriblement encombrés... peut-être serait-il bon que vous en parliez avec Jacques Rivière, notre secrétaire, un de ces prochains samedis (de 3 à 5, aux bureaux de la NRF).

Croyez, mon cher Fontainas, à mon affection bien fidèle.

André Gide.

48. La lettre d'André Fontainas à laquelle répond celle de Gide n'a pas été conservée. Il s'agit de la biographie de Poe par Fontainas qui paraîtra au Mercure de France en 1919, avec un portrait de Poe en héliogravure. Le retard de cette publication est sans doute due à la Guerre. Fontainas désirait voir paraître des extraits de son livre dans *La NRF*. Gide et Rivière l'en écartèrent sous prétexte que les sommaires sont encombrés. Gallimard adoptera la même attitude.

E. A. Poe est alors plus apprécié en France qu'en Amérique. « Les auteurs américains écrivent alors pour le plus grand bien du plus grand nombre. Poe, au contraire, n'écrivit pour le bien de personne. Ses écrits sont aussi éloignés de toute tendance moralisatrice qu'ils le sont de toute impure suggestion », estime William P. Trent (dans *Littérature américaine*, Paris : Armand Colin, 1923), nous donnant l'explication d'une tendance qui s'est depuis lors inversée.

41. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 23 juin 1914.

Mon cher Ami,

J'ai vu samedi M. Jacques Rivière qui, aimablement prévenu par vous, m'a réservé l'accueil le plus charmant. Il m'a confirmé que les sommaires sont faits jusqu'à octobre. J'ai vu Vallette qui voudrait faire paraître mon livre fin octobre, et, si je le retardais, il y aurait, par malheur, à craindre que je sois devancé par la publication d'un autre livre sur Poe (au Mercure aussi), traduit par Ransome : livre que j'ai lu en anglais, et que j'estime médiocre. J'aurais beaucoup aimé voir un morceau de mon étude dans La Nouvelle R. française, et j'écris dans ce sens à M. Rivière, mais je l'avoue, sans grand espoir. Je comprends qu'il ne peut, pour mes convenances personnelles, bouleverser des sommaires ni rompre des engagements antérieurs.

En tout cas, il m'en restera une fois de plus le souvenir plus cher de votre bienveillante amitié ; et l'assurance aussi que, le jour où je m'y prendrai plus à loisir, la Nouvelle Revue m'accueillera encore, comme elle m'a autrefois accueilli pour la traduction d'un poème de Meredith.

J'ai reçu, mon cher Ami, les deux beaux tomes de votre « sotie ⁴⁹ » et j'ai grande joie, en la relisant, d'y retrouver le plaisir intellectuel que m'en avait procuré la découverte, dans la Revue.

Merci infiniment, et de toute ma fidèle cordialité, à vous, mon cher Gide.

André Fontainas.

42. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Paris, 21 mai 1917.

Mon cher Ami,

Je suis heureux que l'aspect de La Jeune Parque ⁵⁰ vous ait plu. Voici tant de mois, et j'allais dire d'années, que je l'attends, que ce que j'admire surtout c'est sa présence...

Vous pourriez, au sujet du petit recueil dont vous me parlez ⁵¹, le

49. *Les Caves du Vatican*, sotie par l'auteur de *Paludes*, anonyme, Paris : Éd. de la NRF, 1914.

50. La première édition de *La Jeune Parque* de Paul Valéry paraît alors aux Éditions de la NRF.

51. Dans une lettre qui n'a pas été retrouvée. Il pourrait s'agir de *Paysages*

présenter directement à Gallimard, qui gère depuis la guerre les intérêts de la maison — moi je n'ai pas grand espoir qu'il répondra favorablement.

Le « *Lasciate ogni speranza* » devrait être écrit, en encre sympathique, sur le seuil de chaque librairie. Spécialement à la NRF, les livres à paraître sont en souffrance depuis près de deux ans — je parle des livres au sujet desquels des engagements ont été contractés ; je doute que la NRF consente d'ici longtemps à en contracter d'autres. Je m'attriste personnellement d'avoir à vous répondre ainsi... et si je n'étais si grippé, si morose, si taciturne, j'aurais pris prétexte de votre mot pour vous porter de vive voix ma réponse ou du moins pris prétexte de cette réponse pour aller vous serrer la main. Mais quoi ! vous savez que je n'en reste pas moins bien affectueusement votre

André Gide.

43. — ANDRÉ FONTAINAS À ANDRÉ GIDE

Paris, 23 juillet 1920.

Mon cher Gide,

J'ai reçu avec joie et lu avec avidité *La Symphonie pastorale* que vous m'avez fait l'amitié de m'envoyer, et dont je vous remercie bien fort, sensible à votre vieux et fidèle souvenir.

Je retrouve dans ce nouveau récit toutes les qualités, toute la force mâle et discrète de votre sûr talent, et j'en suis heureux ⁵². Mais je l'avoue, comme chaque fois qu'il vous a plu de nous maintenir un instant dans l'atmosphère du « moralisme » protestant, en dépit du plaisir que j'éprouve à lire un livre de langue si nette, si certaine et si pure, et à y retrouver votre maîtrise, j'étouffe et je sens le besoin de respirer le grand air. Est-il possible, en même temps, de s'abîmer la vie de tant de restrictions et de contraintes et de satisfaire les inquiétudes de sa conscience avec une aisance qui me confond à ce point ? On ouvre la Bible, on trouve un texte dont on fait plus ou moins hasardeusement ⁵³ application à son cas, et cela suffit, on a l'âme en paix ! Quelle singulière disposition !

et *Souvenirs de Belgique*, qui paraîtra chez Crès en 1919.

52. On a beaucoup écrit sur *La Symphonie pastorale*, l'un des ouvrages les plus connus de Gide, sans doute à cause du film qui en a été tiré et de la qualité des acteurs. Gide en situe le cadre dans le Jura suisse.

53. Sic.

Excusez-moi si ce que je vous écris là vous étonne, mais j'ai été élevé et me suis toujours tenu en dehors de toute religion. J'ai la fatuité de n'en pas valoir moins à cause de cela. Et chaque fois qu'une circonstance m'a obligé de fréquenter des idées chrétiennes (je n'ai pas eu l'occasion d'en rencontrer d'autres, hélas !... du moins d'autres idées de religion établie), elles m'ont été insupportables par leur étroitesse, par leur mesquinerie. Il se peut, d'ailleurs, que je sois, simplement, incapable d'en sentir la grandeur ; je ne les perçois pas, voilà tout.

Ne me prêtez pas, cependant, des sentiments que je n'ai pas : réduire la morale suave et simple, généreuse, de Jésus, j'aime la dire douce, des Évangiles et [de] certaines parties de la Bible. C'est une religion à quoi ma raison demeure impénétrable... sinon, peut-être, celle de la Beauté, ou celle qui soutient et explique Spinoza.

Tout ce que je vous écris là peut vous définir de quel plateau j'envie votre œuvre nouvelle, mon cher Gide, et combien j'en éprouve la sûre magie pour l'avoir supportée et admirée jusqu'au bout.

Merci donc encore et croyez-moi bien sincèrement votre ami

A. Fontainas.

44. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

*21 av. Mozart 16^e
Paris, 13 juillet 1923.*

Mon cher Gide,

*Je suis très touché de votre fidèle souvenir, et j'ai lu votre Dostoïevsky avec autant d'intérêt que de soin*⁵⁴. *À chaque pas que j'ai, grâce à*

54. *Dostoïevsky* (Paris : Plon, 1923) rassemble un portrait de l'auteur russe d'après la correspondance publiée par Melchior de Vogüé, une étude des *Frères Karamzov* et les conférences que Gide prononça au théâtre du Vieux Colombier. Gide considérait Dostoïevsky comme « le plus grand de tous les romanciers » (p. 61). En URSS, il sera attristé de constater que Dostoïevsky « ne trouve plus guère de lecteurs, sans qu'on puisse exactement dire si la jeunesse se détourne de lui ou si l'on a détourné de lui la jeunesse. Tant les cerveaux sont façonnés » (*Retour de l'URSS*, in *Voyages*, Paris : Gallimard, coll. « Biblos », 1993, p. 444). Fontainas n'était pas le seul à être rebuté par ce qu'il sentait « d'outré, de poussé à l'absurde dans la conception de l'analyse » de Dostoïevsky. Gide (*Dostoïevsky*, p. 57) fait lui-même allusion à « ce refus de certaines intelligences devant le génie de Dostoïevsky, au nom de la culture occidentale car je remarque aussitôt », continue-t-il, « que dans toute notre littérature occidentale, et je ne parle pas seulement de la française, le roman, à part de très rares exceptions, ne s'occupe que des

vous, fait dans cette étude, ma double impression allait se confirmant : mon absolue admiration pour la puissance de Dostoïevsky, mon antipathie instinctive pour son art, pour sa compréhension, pour la forme de son génie. Je suis un peu embarrassé de vous avouer cela, parce que, à plusieurs reprises, vous prétendez retrouver chez lui principalement ce que vous reconnaissez ou cherchez en vous. Il est bien certain, cependant, que les différences typiques sautent aux yeux. Vous êtes essentiellement français, je veux dire ordonné, écrivain de goût, artiste de choix. Je ne puis m'empêcher devant Dostoïevsky d'être rebuté par ce que je sens, à tort ou à raison, d'outré, de poussé à l'absurde dans sa conception de l'analyse psychologique. Ne vous semble-t-il pas un peu aisé de poursuivre un système jusqu'au bout lorsqu'on l'applique, de préférence, à des malades d'une certaine catégorie ? Il est plus commode d'étudier la mentalité des fous que celle des gens d'esprit sain, normal, équilibré. Prenons des exemples illustres. Lautréamont est plus facile à expliquer (je ne dirai pas que Victor Hugo ; vous ne l'aimez pas) que Montaigne ou que Balzac. Et, pour ma part, je n'adopte pas, du tout, le sentiment de Nietzsche ; je ne reprends jamais Stendhal sans être éperdu de tout ce que j'y apprend de nouveau.

Au fond, mon cher Gide, je le sais, je le sens fort bien, il y a une valeur qui m'échappe complètement. J'essaye parfois de m'y assimiler par l'intelligence et l'application de mon vouloir, je n'y parviens pas. Non seulement je n'ai rien d'un mystique, mais faute d'éducation préparatoire dans mon enfance, d'exemple exaltant autour de moi, de tendance naturelle à désirer ou à cultiver en moi l'esprit religieux, non moins que le culte, la morale chrétienne me demeure absolument étrangère. Je ne m'en explique pas la nécessité, je ne m'explique pas qu'on y puisse être soumis, non plus qu'à aucune autre morale d'ailleurs, dont on ait trouvé les préceptes en soi-même ou par soi-même. Ceci implique, en conséquence, l'impossibilité de toute inquiétude, de toute angoisse morale. Je crois que je puis avouer cela sans honte, car j'ai le sentiment que, sauf au plus des peccadilles, je n'ai jamais fait une action dont votre morale ou une morale religieuse, dogmatique, doctrinale, quelle qu'elle puisse être, autoriserait la condamnation.

Bref, en dehors du beau, je ne crois en rien. Et si l'hypothèse bien-

relations des hommes entre eux, rapports passionnels ou intellectuels, rapports de famille, de société, de classes sociales, mais jamais des rapports de l'individu avec lui-même ou avec Dieu, qui priment ici tous les autres ». C'est ce qui blesse l'irréligiosité de Fontainas.

mal opposés l'un à l'autre doit être admise, je ne saurais m'empêcher de croire que l'idée du bien doit forcément être impliquée dans l'idée du beau ; l'idée du mal, dans son contraire. Quant au beau, il est partout, on le peut dégager de tout : forme, matière, expression, idée, mouvement, stabilité, conception abstraite, relations diverses entre les sons, les couleurs, les gestes, les masses solides ou les abstractions intellectuelles, — c'est à l'artiste, au savant, au poète, au romancier, au critique, à l'essayiste, n'importe ? d'en suprendre et d'en ordonner triomphalement, c'est-à-dire ingénument et impérieusement, l'évidence diverse et incontestable.

C'est parce que, mon cher Gide, vous êtes de ceux, en notre temps, dont l'action dans ce sens m'apparaît la plus sûre et la plus continue, que mon estime esthétique vous accompagne toujours, même lorsque je vous comprends moins ou accepte plus malaisément la particularité du point de vue où vous semblez vous placer, mais qu'importe ? il est de mon devoir et souvent de ma joie d'accepter votre suggestion initiale pour marcher avec vous jusqu'à votre but final, quitte à discuter, ensuite, avec moi-même, le fruit que je crois avoir retiré ou que je préfère rejeter dans la corbeille que vous m'avez ouverte.

Acceptez, mon cher Gide, avec mes remerciements, mes fidèles souvenirs.

A. Fontainas.

45. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Cheratte (province de Liège), 21 juin 1924.

Mon cher Gide,

Je serais fâché que vous puissiez me croire indifférent à l'aimable envoi de votre livre *Incidences*⁵⁵. J'avais compté le lire ici, mais, je vous le confesse en toute honte, je m'aperçois que j'ai oublié de l'emporter de Paris ! J'en ai vu assez, toutefois, pour me rendre compte que, souvent, nos tendances, nos opinions esthétiques ou littéraires divergent ; ce n'est pas un motif pour vous méconnaître ou vous méjuger, je tiens à vous l'assurer, car je ne pourrais supporter la pensée que vous vous imaginiez me

55. Dans *Incidences* (Paris : Éd. de la NRF, 1924), Gide nous livre ses réflexions sur : l'Allemagne, le classicisme, Proust, la NRF, Rivière, Cocteau, Jammes, la mythologie grecque, Gautier (qu'il exècre), Paul Valéry, Dada. Plusieurs de ses préfaces sont reproduites.

trouver au rang de ceux qui depuis quelque temps prétendent amener contre vous de misérables et ridicules huées⁵⁶. J'avoue que, si l'occasion m'était donnée de consacrer à votre œuvre et à votre carrière d'écrivain une étude, vous m'estimeriez sans doute bien sévère, peut-être dur sur certains points, mais cette attitude implique une certaine dose de considération intellectuelle, et puis il y a certains autres points où nous nous rencontrons sincèrement, quand ce ne serait que votre égale (peut-être pas identique) admiration pour l'art de notre cher Valéry.

Je vous remercie de votre souvenir toujours fidèle, et je vous réitère mes sentiments sincèrement réciproques.

André Fontainas.

46. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 22 mai 1929.
21 av. Mozart 16^e

Mon cher Gide,

Je suis très touché de vous voir reprendre l'amicale habitude de m'envoyer vos livres nouveaux et je vous remercie tout particulièrement des paroles d'envoi si aimables dont est rehaussé mon exemplaire de *L'École des Femmes*⁵⁷.

56. Les « misérables cabales » auxquelles Fontainas fait allusion sont dues à la publication de *Corydon* par Gide. Mais ne dit-il pas lui-même dans son *Journal* qu'il est « devenu beaucoup moins sensible au blâme. Le déchainement d'attaques de ces derniers mois m'a bronzé » (6 août 1924, p. 788) ?

57. Dans *L'École des Femmes* (Paris : Éd. de la NRF, 1929), c'est à la femme que Gide donne la parole. « Le problème conjugal est analysé dans l'optique d'une femme, Évelyne, qui, d'abord résolue à se dévouer à son mari, deviendra au fil des ans un juge inexorable de ses insuffisances et de ses mensonges. Son journal trace l'envers de la conception du rôle de la femme dans la vie des grands hommes, conception que Gide avait partagée », écrit Alain Goulet dans *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide* (Paris : Lettres Modernes, 1984), p. 614. Mais n'est-ce pas l'histoire de Gide lui-même ? Fontainas, qui plaint l'héroïne victime de « pleutres conseillers », était franchement féministe, non seulement favorable à ce que la femme jouisse davantage de droits civiques, mais soucieux de la voir s'épanouir dans sa vie quotidienne et conjugale. Après avoir épousé la sœur de Ferdinand Hérold, il se remariera en mai 1915 avec Marguerite Wallaert, et devait couler des jours heureux entre sa femme et sa fille Anne-Romaine qui a un culte pour son père. Dans *Lumières sensibles* (recueil de poèmes publié à la

J'ai lu votre étude d'âme féminine avec, vous le pensez bien, le plus grand intérêt. C'est une âme délicate, songeuse, ingénue et confiante, que froisse le contact avec la vie brutale et trompeuse. Éveillée à la réalité, peut-être se fût-elle ressaisie quand même et re-offerte à la conquête de l'idéal dont le rêve est sa substance, si l'essaim des pleutres conseillers, en qui sa confiance continue à être placée, faute d'en pressentir d'autres possibles et en grande partie par la force d'une constante et vieille accoutumance, ne l'avaient déçue, eux aussi, par l'obstination de leur platitude invétérée et de leur incompréhension.

Voilà, me semble-t-il, le sens supérieur de votre livre, son sens profondément humain, compatissant et de bonté ! Je vous sais le plus grand gré de me l'avoir fait lire, et cordialement, comme autrefois, du temps où nous nous rencontrions dans la vie, je vous serre la main
cordialement

A. Fontainas.

47. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 24 août 1931.

21 av. Mozart.

Mon cher André Gide,

En traversant Paris d'une villégiature à l'autre, je trouve et je lis le recueil si intéressant à bien des points de vue, Divers ⁵⁸, que vous avez bien voulu m'adresser. Je vous en remercie. Il n'est rien de plus précieux que de connaître mieux, à un certain âge, un écrivain par l'exposé plus personnel, parfois plus secret, des mobiles et des circonstances ou

Librairie de France en 1926), Fontainas a exprimé ce bonheur simple mais authentique :

*Le bonheur avec toi dans la maison est entré
Afin d'y vivre une vie apaisée et fervente
Dans le calme et l'amour réciproque et dans l'attente
D'un mystère à soi-même inconcevable et sacré.*

Et plus loin :

*Je ne sais plus, ô souffle aimé ! de vous deux pour
Qui, chanteur inutile et sec, je me démène
Et chante : Marguerite, ô douce ! Anne-Romaine
Vous êtes la même âme, un souffle, un même jour.*

58. Paris : Gallimard, 1931.

réflexions qui ont déterminé son œuvre.

« Comme Chopin par les sons, il faut se laisser guider par les mots. » Comprendra-t-on jamais assez que c'est la maxime fondamentale, et que les écrivains, les poètes en particulier établissent un équilibre entre la soumission des mots à leur propos (d'ordre secondaire) et leur propre soumission aux mots, qui est primordiale ? Encore faut-il savoir comprendre, soupeser, mettre en sa place chacun des mots qui requièrent leur admission, — choisir, et savoir pourquoi et ce que l'on a choisi ⁵⁹.

Comme toutes les remarques que vous suggère Racine sont judicieuses ⁶⁰ !

Où je ne vous suis guère, par contre, c'est dans la dénégation à Flaubert de son titre de grand écrivain. Je me moque de ce que peuvent en avoir dit Souday, Thibaudet et X et qui vous voudrez. Ce n'est point non plus parce que, à travers la vie, Flaubert m'est demeuré le compagnon, le maître. Ce n'est point, non, parce qu'il peine tant à écrire. Cela, je l'ignore à travers son œuvre, et je ne m'en préoccupe pas, puisque je ne le sens pas. Son application que vous n'appréciez pas à sa valeur n'est pas celle du tâcheron, mais l'attachement entêté, si vous voulez, de celui qui ne cesse pas d'être à soi-même le plus assidu et le plus méticuleux des critiques. C'est l'amour du verbe, c'est l'amour musical du verbe et le goût extrême de la plénitude significative, colorée et musicale du verbe qui le tient ainsi courbé sur le métier. Il ne s'accommode pas des demi-teintes, c'est, non sa faiblesse, mais sa particularité. « Il n'est pas un de ses livres qui ne soit d'une tenue exemplaire ⁶¹. » À moi, cela me suffit.

Si même comme vous j'inclinai — je ne sais s'il en est ainsi — à préférer la Correspondance à la Tentation, à Madame Bovary, aux Contes, à Salammbô, ce décor extraordinaire autour de si peu d'humanité, peut-

59. Équilibre des mots et musique intérieure — si divers d'un écrivain à l'autre ou d'une oreille (de lecteur) à l'autre ! Voire d'une époque à l'autre, pour le même écrivain, idée que développe d'ailleurs plus loin Fontainas, à propos de la traduction.

60. Gide écrit à propos de Racine : « Il est sans doute paradoxal de dire que Racine aurait changé le caractère de Phèdre si la beauté du vers l'eût exigé... mais ce que l'on peut dire sans tirer à soi, c'est que l'exigence du vers a inspiré, dicté presque à Racine certaines de ses notations les plus subtiles. » (p. 45). Dans ses « Remarques sur Racine » publiées dans *La Muse française* (15 juillet 1939), Fontainas écrit que « Racine est tout sacrifice, économie de moyens. Qui ne voit ce qu'il eût perdu, en cédant à la propension de tout raconter, de mettre à nu ses motifs ? Mais il préfère demeurer, ainsi que l'eût appelé Stéphane Mallarmé, "l'enchanteur d'une œuvre de mystère close comme la perfection" ».

61. *Divers*, p. 71.

être je m'inclinerais bien bas, tout de même, et — excusez le blasphème — je me demande si, par certaine hauteur sereine et saine de la pensée, Flaubert à certains moments n'est pas digne d'être fraternellement accueilli par Gœthe ⁶² !

Ma propre expérience m'amène à vous approuver entièrement dans ce que vous dites des traductions et des traducteurs ⁶³. Mais ne vous semble-t-il pas aussi qu'une traduction demeure toujours une œuvre non terminée ? Un poème aussi, me direz-vous. Mais ce n'est pas la même chose. On termine, on arrête un poème quand et où on a décidé de le faire, on n'en est responsable que vis-à-vis de soi-même. Mais l'expression française où j'ai tâché de faire tenir une expression de Dante ou de Shakespeare, je la sens toujours inégale à tout ce qu'a mis Dante ou Shakespeare, si consciencieux, si attentif et réfléchi, si fervent aussi que j'aie pu être en le traduisant.

Et ce que je n'ai pas mis, c'est arbitrairement que j'ai choisi de l'omettre, ou alors je n'ai pas pu ou encore je n'ai pas vu. Tenez, je relisais il n'y a pas si longtemps le poème *Love in the Valley* de Meredith, dont la traduction, qui remonte à combien de lustres ? a été l'occasion de mon unique collaboration, je crois bien, à La NRF, et j'étais frappé, non des insuffisances, ce serait trop dire, mais du moins des amendements et améliorations qu'il serait aisé (et nécessaire) d'y introduire. Pourtant je connaissais et aimais bien le poème, j'en sentais la richesse ruisselante et secrète. Je crois qu'on doit s'en apercevoir. Mais si j'avais à publier de nouveau cette traduction, comme je la reprendrais, comme je le refondrais. Je ne crois pas que les blâmes ou reproches que vous adressez aux « êtres subalternes » à qui les traductions sont confiées puissent m'atteindre, et cependant... voyez. Je ne puis m'arrêter en détail à toutes les pensées que la lecture de votre livre a suscitées en moi. Ce serait un volume d'égale importance matérielle au moins. Je m'arrête, mon cher André Gide, en vous remerciant de ne pas m'oublier, et en vous serrant la main, comme autrefois, quand c'était vrai.

André Fontainas.

62. « Que Flaubert ne soit pas un grand écrivain, écrit Gide (p. 69), c'est ce qui me paraît ressortir [...] de ses médiocres écrits de jeunesse [...]. Ce n'est qu'à force de travail [...] qu'il supplée les dons qui lui manquent. »

63. Dans sa *Lettre (non envoyée)* à André Thérive (*Divers*, pp. 188-98).

48. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 20 février 1932.

21 av. Mozart 16^e.

Mon cher Gide,

Je n'ai pas pu, hier soir, à cause de mon état de santé ⁶⁴, me rendre au théâtre de l'Avenue, où vous avez eu la gentille pensée de me convier. Veuillez me le pardonner. Ma femme m'a apporté les échos et les impressions de cette soirée, et je me réjouis avec vous de son succès ⁶⁵. J'ai lu votre *Edipe* avec la plus grande curiosité. Vous vous doutez que je suis très sensible à la hauteur et à la pureté de votre langue, partout du moins, je vous dois de l'avouer, où votre volonté de moderniser l'état d'esprit et surtout d'expression de vos personnages — puisque vous ne voulez plus qu'ils soient des héros tragiques masqués et montés sur des cothurnes — ne déroute pas nos vieilles habitudes, mes préjugés, mon culte, si vous me permettez de l'affirmer, de la pureté hellénique, vraie ou apparente, peu m'importe, mais dont mon esprit se nourrit, et toujours dans le même ravissement ⁶⁶.

Ne croyez pas toutefois que j'aie la rigidité irraisonnée d'un vieux professeur de grec ou d'un académicien centenaire. J'admets le burlesque, je m'y plais — et que l'on fronde nos dieux ne me déplaît pas. Je comprends moins qu'on en fasse des êtres familiers et actuels que des fantoches. Je veux bien que c'est une manière de souligner qu'ils sont de tous les temps, mais à cette locution : de tous les temps, je ne tiens pas essentiellement qu'on ajoute : et, par exemple, d'aujourd'hui ; cela me paraît une superfétation ⁶⁷.

Pardonnez-moi de vous dire tout cela brièvement ; crûment. Vous

64. André Fontainas était sujet à des attaques de goutte, notamment à la main droite.

65. *Edipe* fut joué pour la première fois le 18 février 1932, au Théâtre de l'Avenue (après quatre représentations en Belgique et en Suisse), par Georges et Ludmilla Pitoëff.

66. À propos de la Grèce, Fontainas écrit dans *Confessions d'un poète* (p. 19) : « Le sentiment ainsi que la réflexion m'attachent uniquement aux souples constatations ou images sublimes de l'anthropomorphisme hellénique, parce que sous le symbole des dieux, des daïmones et des héros, je perçois un idéal palpitant de sérénité intelligente et généreuse, parce que j'y sens la grandeur d'une humanité de qui la foi en plus d'amour et en plus de savoir, en plus de beauté s'amplifie et s'incorpore. »

67. Fontainas pense sans doute au Prométhée mal enchaîné que Gide fait déambuler sur les grands boulevards et fréquenter les terrasses des cafés.

savez bien que si je m'y risque, c'est que je sens l'importance de votre tentative et qu'elle s'impose, sinon à mon adhésion, à mon attente sincère.

Et croyez-moi toujours avec les mêmes sentiments comme votre camarade d'autrefois, votre dévoué

André Fontainas.

49. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Roquebrune, 9 nov. 1935.

Mon cher Fontainas,

En amical souvenir, je tenais à vous envoyer un exemplaire sur hollande et sous couverture bleue de mes Nouvelles Nourritures. Et cela est cause que vous n'aurez encore rien reçu ; car on a dû retirer la feuille de titre et faux-titre, complètement ratée. J'ai quitté Paris avant d'avoir pu mettre les dédicaces sur ces « de luxe » — que j'espère qu'on pourra expédier bientôt, mais fort en retard sur l'édition ordinaire ⁶⁸. Ceci dit pour que vous n'alliez pas croire à un oubli — car ne doutez pas de mon affection bien fidèle.

André Gide.

50. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 25 novembre 1936.

Mon cher André Gide,

J'ai lu avec un intérêt passionné les trois volumes que vous m'avez fait l'amitié de m'envoyer ⁶⁹.

De Geneviève, que vous dire ? C'est un récit délicieux, dont le ton, la manière et la portée voulue ne sauraient étonner : on y trouve votre sympathie éclairée pour les plus secrets tourments de l'âme humaine et

68. Bien que la date des « achevé d'imprimer » de l'édition courante et de la « Petite Collection bleue » (tirée à 300 ex. sur Hollande Van Gelder) soit identique : 22 octobre 1935, les exemplaires ordinaires des *Nouvelles Nourritures* furent en librairie dès les premiers jours de novembre. — En écrivant à Fontainas, Gide se souvenait sans doute de la belle lettre que celui-ci lui avait adressée lors de la publication des *Nourritures terrestres* (ci-dessus n° 11).

69. Tous trois parus à la NRF : *Nouvelles Pages de Journal* (1932-1935), *Geneviève* et *Retour de l'U.R.S.S.*

les sentiments que les contraintes sociales empêchent tant de pauvres gens de s'avouer à eux-mêmes et encore moins aux autres. C'est une œuvre profondément pathétique par ces qualités de psychologie et de compassion discrète : je n'ai pas à vous en féliciter, elles vous sont coutumières.

J'étais, vous le pensez bien, fort curieux de lire Retour d'URSS ⁷⁰. Je suis de ceux, assez rares, je crois, parmi la gent de lettres, qui ne se sont pas étonnés de votre adhésion aux principes et même aux actes généreux des Soviets, et je n'en suis que plus douloureusement surpris de lire sous votre plume le récit des déceptions que votre voyage vous a données. J'entends bien que les principes demeurent saufs et que vous vous bornez à jeter l'alarme sur la mauvaise direction actuelle qui risque de vicier toute l'expérience qui se fait là-bas. Pour moi, qui ne puis me plier à être un partisan, j'assiste intéressé et, tout de même, empli d'espoir, aux transformations que l'on essaie d'introduire dans l'organisation sociale ; mais sans m'arrêter aux excès déplorables de brutalités dont l'homme, dans les cas analogues, ne peut s'empêcher de se déshonorer. Cela est abject mais fatal, et tient au fond misérable de la nature humaine, toujours et partout insuffisamment évoluée pour s'élever au-dessus d'elle-même, mais, à un point de vue psychologique, cela est relativement secondaire, et n'altère pas la générosité des principes. J'avoue que, à mon opinion, l'homme rassemblé en troupeaux — mettons, si vous voulez, en partis — est toujours au-dessous de lui-même, et toujours il corrompt, de son incompréhension, de son intransigeance, de ses haines et de ses ignorances, les idées qui sont les plus belles, les plus nobles, et que toujours hélas ! ces expériences finissent mal. Voyez cette lamentable Espagne !... et ce que vous dites du régime stalinien n'est pas pour me faire changer d'avis. Est-ce la peine de sacrifier tant de vies innocentes, de causer tant de ruines, pour exalter, à la fin, quelque volonté de dictature, d'égoïsme et de domination ? J'ai plus de foi en une évolution lente, je dirais : latente, qui s'accomplit dans les mœurs ⁷¹. Voyez (interrogez Geneviève et sa mère) le très certain développement auquel nous avons assisté sans nous en douter, depuis cinquante ans, dans les droits, dans les conditions de penser, d'agir, de vivre, de la femme ! Je ne parle pas

70. Sic (pour Retour de l'U.R.S.S.).

71. Gide, qui avait d'abord vu dans le Communisme un réflexe évangélique, devra vite déchanter. Il le fait avec courage et lucidité dans son *Retour de l'URSS*. Ce qu'il dénonce alors finira par devenir de plus en plus criant auprès de tout observateur conscient ou sincère. Il est doublement intéressant d'en relever certains passages, car ils demeurent d'actualité

des droits dits politiques, qui, pour moi, sont au second plan : fatalement la femme les aura en France comme partout ailleurs. Mais son droit au travail, à la pensée, sa participation devenue indispensable à tout ce qui touche l'hygiène, l'instruction, la moralité, la santé de l'enfant. La femme compte enfin. Il y a un demi-siècle, elle était (ce qui n'est pas peu — et ce qu'elle reste fort heureusement) la parure et la possibilité de bonheur de l'existence commune et, à part cela, l'esclave ou la prêtresse du soi-disant plaisir. Il y a là une évolution des mœurs capitale, et ce n'est pas la seule à quoi nous ayons assisté. J'ajoute cependant que j'assiste très intéressé à ce qui se passe chez nous dans le domaine social (plutôt que politique — et j'espère même que la politique hideuse finira par s'y effondrer !), je souhaite, je désire, j'espère même la réussite civique, au fond de moi j'ai bien peur, non d'une action brutale, je n'y crois pas, sauf incidents passagers vraisemblables, mais d'un « ratage » sous d'obscures menées parlementaires ou politiques... Vous voyez l'intérêt que j'ai trouvé à lire votre livre. Pardonnez-moi de vous avoir parlé si longuement de choses que mieux que moi vous connaissez. J'ai voulu simplement, malgré ma sympathie foncière pour les idées qui vous sont chères, vous faire sentir mon inaptitude à me ranger dans un parti, quel qu'il puisse être, parce que je ne sens pas la nécessité de se grouper sous une direction commune pour faire aboutir, comme on dit, des doctrines. Elles s'embarrassent de mille concessions, corruptions et horreurs en chemin, et si elles triomphent à ce moment-là, elles ne sont plus propres ; elles sont, pour le moins, faussées par l'usage, et je m'en détourne... peut-être, je le reconnais, trop tôt, et avant même qu'elles soient souillées, par crainte qu'elles le soient. Et puis, au fond, je ne puis m'empêcher de penser que, sauf preuve du contraire, quand je pense d'accord avec un grand nombre d'hommes, c'est que je ne pense pas, je me suis rangé (c'est plus commode et plus vite fait) à des pensées que je n'ai pas pensées ni examinées. Et j'en ai honte...

Je me serai si bien laissé entraîner que c'est à peine si j'aurai le temps de vous parler de celui de vos trois recueils qui est, à mon sens, le plus attachant, les *Nouvelles Pages de Journal* où c'est une volupté de vous surprendre, vos pensées à nu, et en somme vous livrant dans le travail même de vos réflexions. J'ai vu, pour ne vous parler que de cela qui, vous le concevez, m'intéresse particulièrement, j'ai vu avec joie en ce qui concerne la structure du vers français, nous ne sommes pas loin de sentir d'accord ⁷² : c'est un étrange sortilège que ce vers réputé clas-

72. Dans *Nouvelles Pages de Journal*, Gide se penche sur la diction du vers français, à la suite d'une lettre qui a paru dans *Le Temps*, estimant que « tout vers

sique, soumis en apparence aux règles les plus rigoureuses et les plus étroites, et qui s'y adapte sans cesse, de façon à contenter jusqu'aux plus exigeants esprits pédagogiques — et qui, si l'on est sensible à son chant véritable, aux nuances et aux délicatesses les plus fines et les plus fugaces, déjoue les mille règles à quoi il fait mine de s'être plié ! Je ne vous suis pas, et pour cause, hélas ! dans le domaine de la versification allemande, mais la versification anglaise ni la versification italienne ne s'illustrent de prodiges aussi constants et insaisissables (tout juste la versification hellénique, et, je suppose, la chinoise qui est aussi impondérablement nuancée, j'imagine !) ; l'anglaise, l'italienne, l'allemande s'appuient sur d'autres bases, fortes, évidentes pour tous et non pas seulement, comme la nôtre, dans le détail, aux seuls raffinés ; elles ne sont pas moindres, certes ! mais différentes.

Et voilà décidément, mon cher André Gide, une épître de longueur excessive, pour vous parler de choses que vous savez pour le moins comme moi, pour vous remercier du plaisir que j'ai eu à lire vos livres, et vous serrer la main bien cordialement.

A. Fontainas.

51. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 5 juillet 1937.

Je vous remercie, mon cher Gide, de m'avoir envoyé Retouches à mon Retour d'URSS ⁷³. Je ne suis guère surpris, je l'avoue, que Retour ait soulevé contre vous tant de sottises ou d'indignes injures, et vous aussi vous deviez vous y attendre. Vous les signalez, vous n'y répondez pas ; c'était le seul parti à prendre. Pour les discussions, il s'en va bien autrement. Les unes portant sur des faits, et il semble que vous y répondez victorieusement, d'autres sur des principes ou des théories plus ou moins rigides, et je suis toujours stupéfait de voir combien dans l'énonciation comme dans l'application de ces principes, le sentiment humain tient peu de place. Je n'ai pas à vous féliciter, mon cher Gide, d'être humain ;

français vraiment vivant respire et comporte une possibilité de scansion ; mais il reste là de l'arbitraire et le poète reste libre de placer les accents où il veut ». Vieux débat que Jean Marais réveilla, dans les années 50, lorsqu'il interpréta *Britannicus* à la Comédie-Française.

73. Sic (cf. note 70 ci-dessus).

vous n'êtes pas une machine organisée seulement pour fonctionner dans un but déterminé et pour produire toujours la même chose dans le même temps, de façon implacable et régulière, en dépit même des circonstances et des besoins ⁷⁴.

Un artiste, un écrivain est avant tout sensible ; son intelligence, sa culture secondent sa sensibilité, la déterminent dans une certaine mesure et dans une direction toujours soumise à son contrôle, c'est la perfection de l'humain. Et c'est à cause de cela que nous ne pourrions jamais être d'accord avec la masse énorme et confuse, qui se laisse endoctriner et soumettre à des idées auxquelles elle tient d'autant plus rigoureusement qu'elle est moins à même de les contrôler par une réflexion intelligente et personnelle ; ou elle abdique le sentiment au profit d'idéologies strictes jusqu'à la cruauté impitoyable, ou elle sombre dans un marasme de sensiblerie asservie d'où rien ne la peut retirer. Quand parviendra-t-on à l'illuminer du grand bienfait qui peut aller pour elle jusqu'à confondre intelligence et sentiment, quand se rendra-t-elle compte que c'est en elle-même qu'elle doit faire sourdre la source de cette ineffable fusion ? Les livres, les préceptes, les doctrines, les enseignements et surtout la comparaison de ces enseignements entre eux n'ont d'autre valeur que de mettre en action la personnalité étouffée chez la plupart, ou qui n'ose se révéler... jusqu'à ce que cette libération ait eu lieu, la masse humaine suivra des chefs. Mais qui lui apprendra à placer sa foi en des chefs qui en sont dignes, et à ne la conserver qu'aux chefs qui en restent dignes ? Elle est aveugle, elle se refuse à discerner, ou elle ne distingue que dans une explosion de colère, de passion, parfois excusable, mais bien souvent aussi injuste.

J'admire les hommes qui, comme vous, s'appliquent à lui inculquer un peu de clairvoyance pour son bien propre, dans son intérêt, et en vue de l'accession à plus de justice sociale. Je suis de ceux qui assistent à ces luttes sans avoir abdiqué toute espérance, mais trop sceptiques pour croire à l'amélioration immédiate. Elle est, certes, au fond de mes vœux,

74. À propos du Communisme, Gide écrivit : « J'ai dû vite comprendre que tout ce que je cherchais naguère dans le communisme (en vain, car où j'espérais trouver de l'amour, je n'ai trouvé que de la théorie), c'était ce que le Christ nous enseigne avec tout le reste en surplus. » (*Deux interviews imaginaires*, Charlot, 1947, p. 26.)

André Fontainas affirme un individualisme forcené assez proche de l'anarchisme : « Ni Dieu ni maître », aurait-il pu répéter. C'est surtout pour lui l'occasion de préciser sa pensée et d'avouer son « inaptitude à se ranger dans un parti ». Si l'on en croit sa fille, il se serait volontiers écrié : « Vive le communisme sans les communistes ! »

et je ne suis pas de ceux qui feront rien pour la contrarier ou la retarder. Je crois, hélas ! qu'il faut patienter, qu'il faut préparer surtout le peuple à comprendre, et, en attendant, lorsqu'on n'a pas reçu le don de prophétie, de persuasion ou d'enseignement, contribuer dans la mesure de ses forces personnelles à agrandir, à enrichir si l'on peut, le domaine de félicité intellectuelle et sentimentale qu'ouvrent les lettres, les arts, et sans doute les sciences, à l'esprit, à la joie de ceux des hommes déjà désintéressés, qui peuvent sentir et comprendre.

Vous vous éloignez généreusement parfois de ce domaine qui est le vôtre ; vous y revenez du moins pour notre bonheur et, je pense, le vôtre, et je m'en réjouis de tout cœur, après vous avoir remercié de l'excursion dans le domaine de la pitié humaine que vous nous invitez parfois à accomplir, vos livres en main, soit sur le Congo soit sur la Russie.

Je vous serre la main bien cordialement.

André Fontainas.

52. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

1^{bis} rue Vaneau. VII^e
Invalides 79-27
18 novembre 1938.

Mon cher Fontainas,

À qui, sinon à vous, demanderais-je un petit renseignement ? Il me paraît que mériterait de figurer dans une anthologie que je prépare pour la collection de la Pléiade certain petit poème que Pierre Louÿs nous récitait dans le temps avec un juvénile enthousiasme. Je ne me souviens que de quelques vers qui vous permettraient je pense de reconnaître le poème, si tant est que vous le connaissiez.

Les bleuets ont dit aux coquelicots

.....

Les coquelicots ont dit aux bleuets

Nous sommes plus beaux que vot' capitaine

.....

Nos chapeaux sont faits de faridondaine

.....

Reconnaissez-vous ? de qui diable cela peut-il être ? de Marsol-

leau⁷⁵ ?? Que vous seriez aimable de me renseigner ! et peut-être de me donner le texte du dit poème, si vous l'avez dans votre bibliothèque.

Sans la crainte de vous importuner, je vous consulterais également pour différentes choses, au sujet de cette anthologie, qui me tient à cœur comme bien vous pouvez penser.

Veuillez croire à ma fidèle affection.

André Gide.

75. Louis Marsolleau, né en 1864, auteur de *Baisers perdus* (1886). Ce poème ne figurera pas dans l'*Anthologie de la Poésie française* de Gide. S'il y eut réponse d'André Fontainas à cette lettre de Gide, celle-ci ne se trouve pas dans le fonds Gide de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, où les lettres sont conservées (celles d'André Gide appartiennent à Mlle Anne-Romaine Fontainas).